

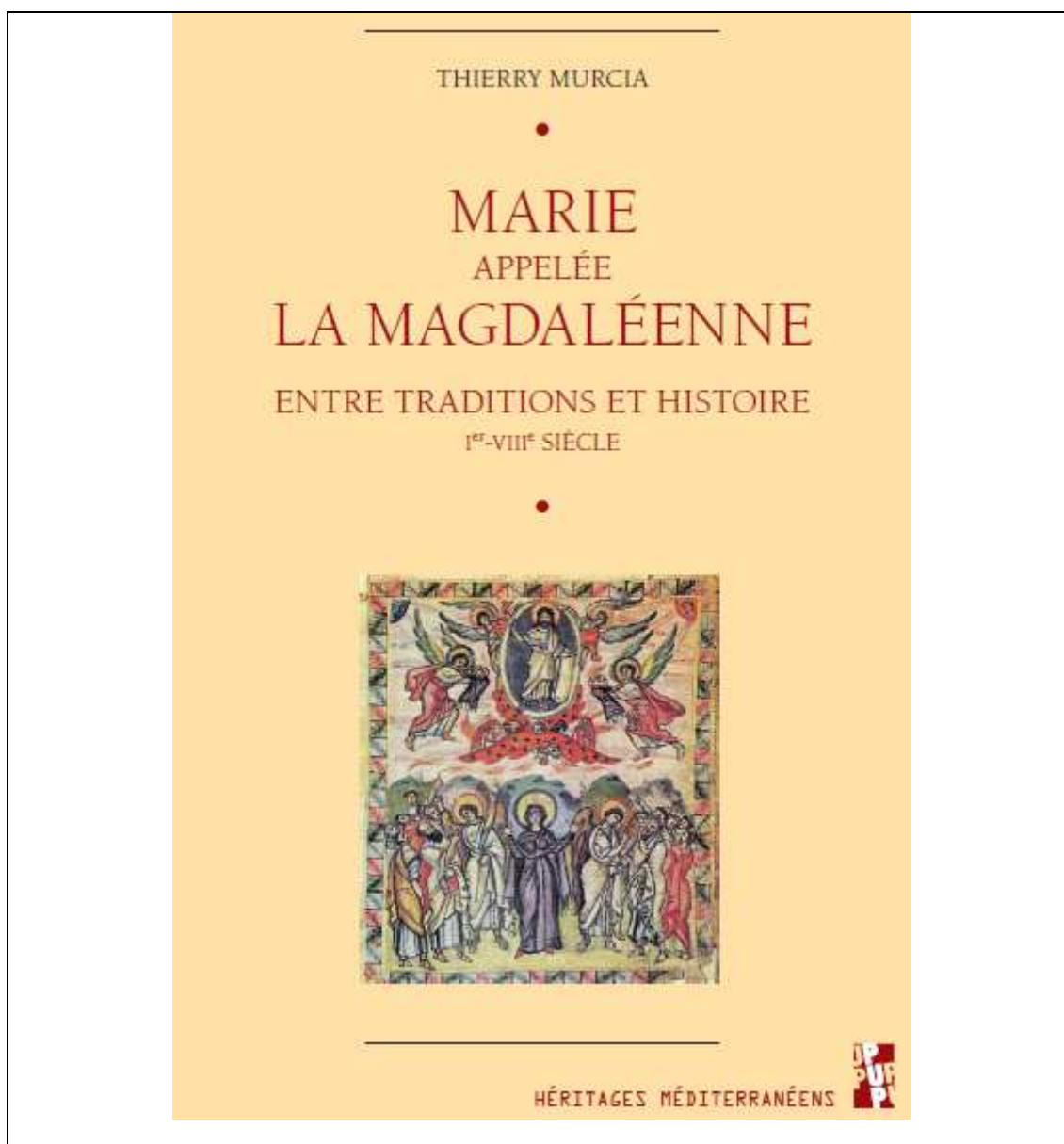
Thierry Murcia

Marie-Madeleine : l'insoupçonnable vérité

ou

Pourquoi Marie-Madeleine ne peut pas avoir été la femme de Jésus

Propos recueillis par Nicolas Koberich



Marie-Madeleine
L'insoupçonnable vérité

Thierry Murcia

Propos recueillis par Nicolas Koberich

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

Cet opuscule reprend l'essentiel des informations et des découvertes récemment publiées dans :

Marie *appelée* la Magdaléenne
– I^{er} - VIII^e siècle –
Entre Traditions et Histoire

Essentiellement conçu pour permettre au public le plus large possible d'avoir facilement accès au résultat de ces investigations, aucune note (hormis les renvois aux annexes) ni référence ne vient en entraver la lecture. Le lecteur averti et/ou plus exigeant est invité à se tourner vers l'*édition scientifique* parue en 2017 aux *Presses Universitaires de Provence* dans la collection « Héritage méditerranéen »¹.

¹ Une courte synthèse du résultat de ces travaux est également disponible en ligne : Thierry Murcia, Marie de Magdala : la Mère de Jésus ?, *Connaissance hellénique*, ό λύχνος 141, juillet 2015 (28/06/2015), article premier.
Online : <http://ch.hypotheses.org/1278>

MARIE-MADELEINE

« *Madeleine* (sainte *Marie-*) : pécheresse convertie par Jésus-Christ »

Petit Larousse, 1966

Propos recueillis par Nicolas Koberich, docteur ès Lettres et écrivain

INTERFACE

- Thierry Murcia, vous êtes historien, spécialiste du judaïsme antique et du christianisme des origines et membre associé du CPAF, une unité de recherche dépendant à la fois de l'Université de Provence et du CNRS. Vous venez d'achever la rédaction d'un ouvrage sur Marie-Madeleine et vous auriez fait une découverte véritablement étonnante ?...

 - Oui. En fait, cette découverte remonte au milieu des années quatre-vingt-dix mais il ne s'agissait, au départ, que d'une forte présomption.

- Mais, tout d'abord, que savons-nous, au juste, sur Marie-Madeleine ?

 - Pas grand-chose. L'essentiel de nos informations dépend directement des évangiles : Marie de Magdala est mentionnée parmi les femmes que Jésus avait soignées et qui s'étaient attachées à lui. Avec quelques autres, elle soutenait financièrement le petit groupe des disciples.

- Et elle compte également parmi les témoins de la Crucifixion...

 - Tout à fait. D'après Jean, au Calvaire, elle est présente au pied même de la Croix. D'après les Synoptiques (les trois autres évangélistes : Matthieu, Marc et Luc) elle observe la scène mais à quelque distance. Elle assiste

ensuite à l'ensevelissement et, le jour du Sabbat achevé, c'est la première à se rendre sur la tombe de Jésus. D'après Jean, Marie de Magdala est même la première personne à qui le Ressuscité se manifeste alors. Et c'est elle qui annonce la bonne nouvelle aux disciples.

MARIE-MADELEINE OU MARIE DE MAGDALA ?

- Pourquoi dites-vous « Marie de Magdala » et non pas « Marie-Madeleine », *comme tout le monde* ?
 - C'est, qu'en réalité, le nom composé *Marie-Madeleine* n'a jamais existé que dans nos traductions. Les évangiles, eux, mentionnent seulement une certaine *Maria hê Magdalênê*, c'est-à-dire une femme du nom de « Marie », et qui – selon les spécialistes – serait originaire de « Magdala ». Une fois traduit en latin, au IV^e siècle, ce nom est devenu *Maria Magdalene* puis, pour nous : « Marie-Madeleine ».
- Il est donc préférable de parler de « Marie de Magdala » plutôt que de « Marie-Madeleine » ?
 - Cette désignation semble en effet préférable mais elle n'est pas non plus correcte. Elle est seulement conventionnelle.
- Mais c'est pourtant bien celle que vous-même utilisez !
 - C'est qu'il faut bien lui donner un nom ! En réalité, la seule chose dont on est tout à fait certain concernant cette figure féminine est qu'elle s'appelle « Marie », en hébreu : *Miriam*.
- Mais la ville de Magdala a bel et bien existé ce me semble ?

- Il y a même eu plusieurs localités de ce nom. Mais il n'est toutefois pas du tout sûr qu'il faille traduire *Maria hê Magdalênê* par « Marie de Magdala »...
- Pourquoi ?
 - Parce qu'une telle traduction pose problème.
- De quel genre ?
 - Tout d'abord, dans le Nouveau Testament, et dans la Bible en général, aucune femme n'est jamais nommée d'après un nom de lieu. Marie constituerait donc une forme d'exception.
- Et que faites-vous de « Marie de Béthanie » ?
 - *Marie de Béthanie* ? Mais ce nom ne figure nulle part sous cette forme dans les Écritures ! Il s'agit uniquement d'une appellation créée par les exégètes pour désigner la sœur de Marthe et de Lazare. Chez Jean, ce personnage féminin est simplement appelé « Marie ».
- Et Lydie, dans le Livre des Actes ?
 - La négociante en pourpre ? Justement. Elle est bien dite être originaire « de la ville de Thyatire » mais elle n'est pas appelée « Lydie de Thyatire ».
- Et « Simon de Cyrène », « Joseph d'Arimatee », « Saul de Tarse », « Lucius de Cyrène », « Lazare de Béthanie » ?...
 - Certes, mais ce sont des hommes ! Pour une femme, l'usage voulait alors qu'elle soit désignée soit par le nom de son époux, soit par celui de son père.
- Mais si les termes traduits par « de Magdala » ne renvoient pas ici à un nom de lieu de quoi s'agit-il alors ?

- Il s'agit d'un surnom ainsi que Luc le précise. L'évangéliste écrit en effet :
Maria hê kalouménê Magdalênê.
- C'est-à-dire ?
 - Marie *surnommée* la *Magdalênê*.
- Et il ne peut être ici question d'une localité ?
 - C'est très improbable. Dans la Bible, quand le mot *kalouménos*, au féminin chez Luc, sépare deux autres termes, et que le premier des deux termes est un *nom propre*, le second n'est jamais un nom de localité. Il s'agit toujours alors d'un surnom qui entend souligner une caractéristique physique ou morale du personnage.
- Par exemple ?
 - Par exemple : « Judas appelé Maccabée », c'est-à-dire le « Marteau » ; ou encore : « Ptolémée, surnommé Makrôn », c'est-à-dire « longue tête »...
- Et y a-t-il des exceptions ?
 - Une seule, mais en théorie seulement. « Judas appelé Iscariote » que certains interprètent dans le sens : « Judas, homme ou habitant de Kérioth ». Mais des recherches récentes ont montré qu'« Iscariote » ne renvoie absolument pas à une localité.
- Mais les villes de Magdala et de Kérioth ne sont-elles pas mentionnées en tant que telles dans le Nouveau Testament ?
 - Même pas. Aucune de ces deux localités n'apparaît dans le Nouveau Testament en tant que *lieu géographique déterminé*.
- Qu'est-ce que ça signifie ?
 - C'est très simple : que les mots traduits par « de Magdala » ont été mal compris. À l'origine, ils devaient avoir une tout autre signification.

- Laquelle ?
 - Ou plutôt : lesquelles ? Il ne faut pas perdre de vue que si les évangiles nous sont parvenus en grec, Jésus et ses disciples, eux, s'exprimaient en hébreu et en araméen. Or, en araméen, les termes que l'on traduit par « Marie de Magdala » peuvent avoir plusieurs sens.
- Et peut-on savoir lesquels ?
 - En araméen, *Miriam megaddela* – que l'on traduit conventionnellement par « Marie de Magdala » ou par « Marie-Madeleine » – peut signifier Marie « la grande » ou « la sanctifiée ». Ou bien encore : Marie « l'éducatrice » ou « la coiffeuse »...

MARIE « LA COIFFEUSE » ?

- Tiens donc... dans le Talmud la mère de Jésus n'est-elle pas, justement, appelée « Marie la coiffeuse » ?
 - Pas exactement. En fait elle est appelée *Miriam megaddela*, autrement dit : *Marie megaddela*.
- Marie *megaddela* ? Mais ça ressemble étrangement à « Marie de Magdala » ! Et personne n'a encore relevé cette correspondance ?
 - Si, bien sûr. Cette proximité sonore entre Marie *megaddela* et Marie de Magdala a très tôt attiré l'attention des savants. Mais plusieurs ont prétendu qu'il ne s'agissait que d'une singulière coïncidence. D'autres ont même avancé qu'il y aurait eu, en fait, deux Marie de Magdala différentes et que l'une d'elles aurait, à tort, été confondue avec la mère de Jésus...

Quelques-uns, enfin, n'ont pas hésité à attribuer cette confusion entre Marie mère de Jésus et Marie de Magdala à la « malveillance des Juifs ».

- C'est-à-dire ?
 - Faire de la mère de Jésus une ex-prostituée n'aurait été, selon eux, qu'un moyen de discréditer le Christ. Mais il s'agit là d'une hypothèse sans aucun fondement.
- Et qu'est-ce qui vous permet d'être aussi affirmatif ?
 - C'est très simple : la tradition qui fait de Marie de Magdala une ex-prostituée n'était pas encore connue à Babylone au moment où les rabbins sont censés l'avoir transmise. Pour les scribes du Talmud, Marie de Magdala n'était pas une « femme de mauvaise vie » mais seulement une épouse infidèle dont Jésus est le fils. L'accusation est lourde, certes. Mais ce n'est pourtant qu'une façon de dire que Jésus est un enfant illégitime et que donc le christianisme, qui en découle, n'a, lui non plus, aucune légitimité.
- Une sorte de métaphore, donc ?
 - Tout à fait. Mais le point important, pour nous, est que cette *Miriam megaddela* est présentée comme étant la propre mère de Jésus dans toutes les sources rabbiniques dont nous pouvons disposer !
- Mais d'où peut provenir une telle confusion ?
 - Il ne s'agit pas d'une confusion mais bien d'une tradition.
- Une tradition juive indépendante ?
 - Non. Les sources rabbiniques ne font que nous restituer ici l'écho d'une antique tradition qui plonge ses racines dans le christianisme oriental des tout premiers siècles et qui identifie Marie de Magdala à la mère de Jésus.

- Marie de Magdala... la mère de Jésus ?
 - Exactement. Cette tradition est très ancienne et elle est attestée par de nombreuses sources.

MAGDELA : LA « TOUR » ?

- Mais *Magdela* ne désigne-t-il pas également une « tour » en araméen ?
 - Mais oui. Et on retrouve encore ici cette même idée d'« élévation ». On peut alors se demander si Marie n'a pas été surnommée « la Tour » en raison de son « éminence ». De fait, c'est le sens le plus immédiat du mot.
- Un surnom de ce genre n'aurait rien eu de surprenant à l'époque. On peut voir que, dans l'Évangile, Simon-Pierre est surnommé « le Rocher » (*Céphas*), tandis que Jacques et Jean sont surnommés les « fils du tonnerre »...
 - Et Jacques, dit « le Juste », également appelé « le frère du Seigneur », était surnommé le « Rempart ». « La Tour », « le Rempart », de telles appellations paraissent avoir été plus particulièrement courantes pour désigner ceux qui, parmi les proches de Jésus, étaient considérés comme des « piliers ». Ce n'est sûrement pas non plus une coïncidence si la plus belle des tours de Jérusalem portait justement le nom de « Mariamme », autrement dit « Marie ». « Marie la Tour » fait sans doute écho à cette « Tour Marie ». Symboliquement, Jacques et Marie, le rempart et la tour, pourraient bien avoir joué, dans l'esprit des premiers chrétiens, un rôle de protection spirituelle vis-à-vis de la Ville Sainte et de la communauté qui y résidait... Notez d'ailleurs que ce lien établi entre Marie de Magdala et « la Tour » se retrouve dans plusieurs sources anciennes.

- Mais la Tour n'était-elle pas également un des symboles de l'Église ? Et la Vierge Marie n'est-elle pas également parfois invoquée en tant que « Tour d'ivoire » ou que « Tour de David » ?
 - En tant que forteresse inexpugnable, la Tour, *Magdela* en araméen, était, dans l'église des premiers siècles, une image de la virginité et de la chasteté. Or l'Église a très tôt été personnifiée. Elle a alors été représentée aussi bien sous les traits d'une femme que sous la forme d'une tour. Et, la mère de Jésus, elle, a rapidement été considérée comme le « type », la « figure » de cette même Église. Notez d'ailleurs que dans la littérature syriaque des premiers siècles, c'est Jésus lui-même qui est ainsi nommé, *Magdela*, « la Tour » !
- Vous dites que Jésus est lui aussi appelé *Magdela* ?
 - Mais oui, dans certains documents anciens rédigés en syriaque. Chez Aphraate et Éphrem, notamment...
- Mais une chose m'interpelle : puisqu'il s'agit d'un surnom, pourquoi aucun des évangélistes ne nous propose-t-il de traduction pour les termes *hê Magdalênê* que l'on trouve accolés au nom de Marie ?
 - La réponse peut sembler évidente : sans doute parce que nul, à l'époque de la rédaction des évangiles, ne devait en ignorer le sens. Ou bien, tout simplement, le sobriquet était-il devenu si attaché à sa personne qu'il n'appelait plus de traduction. L'implicite est à l'explicite ce que l'oral est à l'écrit. Volatile par nature, s'il ne change pas de stade, il finit par se perdre...
- Récapitulons. Les mots traduits par *de Magdala* renvoient-ils plutôt à Marie « la Tour » ou à Marie « la Grande » ?...

- Le sens est le même. En hébreu, comme en araméen, le premier découle du second. Il s'agit dans tous les cas d'une appellation élogieuse attribuée à Marie et destinée à souligner son caractère éminent : la « Grande », la « Magnifiée », l'« Exaltée », voire la « Tour ». En la désignant ainsi, les évangélistes n'avaient aucune raison d'être plus précis : leurs premiers destinataires savaient immédiatement de qui il s'agissait.
- Une richissime ex-prostituée ?
 - Vous n'y êtes pas du tout. C'est tout le contraire.
- C'est pourtant bien la tradition de l'Église ?
 - Ça dépend de quelle Église on parle. L'église catholique et romaine ?
- Oui. On lit dans *La Légende dorée* de Jacques de Voragine que la Madeleine – je cite : « s'abandonnait tout entière aux délices des sens » et qu'elle « avait si complètement livré son corps à la volupté qu'on ne la connaissait plus que sous le nom de la Pécheresse ».
 - Jacques de Voragine est un auteur italien du XIII^e siècle. Il s'agit d'une légende médiévale : elle n'a aucune valeur historique.
- Mais Jacques de Voragine se fait peut-être ici l'écho d'une tradition plus ancienne ?
 - Vous avez raison, cette tradition est en effet plus ancienne. Mais son acte de naissance est daté avec précision : elle est officiellement née à l'extrême fin du VI^e siècle seulement, soit plus de cinq siècles après la rédaction finale des évangiles.

MARIE DE MAGDALA, MARIE DE BÉTHANIE ET LA PÉCHERESSE ANONYME

- Il est bien question, pourtant, dans les évangiles, de deux autres figures féminines que l'on associe traditionnellement à Marie de Magdala : Marie dite de Béthanie, d'une part, et surtout, cette sulfureuse pécheresse anonyme mentionnée par Luc. Quel rapport établissez-vous entre ces deux femmes et Marie de Magdala ?
 - Ces deux figures ont longtemps été confondues, à tort, avec Marie de Magdala.
- Vous voulez donc dire qu'il s'agit de trois personnages bien distincts ?
 - Oui. La « pécheresse pardonnée », tout d'abord : Luc est le seul à nous avoir conservé l'épisode, célèbre entre tous, de cette pénitente venue se jeter aux pieds de Jésus. Elle arrose de ses larmes les pieds de Jésus et les essuie avec ses cheveux avant de les oindre de parfum.
- Et qui est cette femme ?
 - Nous ignorons son identité. Mais comme Marie de Magdala fait son entrée, chez Luc, immédiatement après cet épisode, nombreux sont les exégètes qui ont confondu les deux femmes. Mais l'évangéliste, lui, n'établit aucun lien explicite entre elles.
- Et peut-on savoir qui elle est ?
 - J'ai bien mon opinion là-dessus, mais ce n'est qu'une hypothèse... Je soupçonne qu'il s'agit en réalité d'un autre personnage féminin également mentionné par Luc aussitôt après l'épisode en question.
- Qui donc ?

JEANNE, FEMME DE CHOUZA, INTENDANT D'HÉRODE

- Jeanne, épouse de Chouza, l'intendant d'Hérode.
- Et qu'est-ce qui vous amène à penser ça ?
 - La nature exacte des fautes commises par la pécheresse anonyme n'est pas précisée. Ce sont l'imagination et les *a priori* qui ont fait dire aux exégètes qu'il s'agissait de péchés sexuels. Mais Luc ne le précise pas. Or, dans les évangiles, et plus particulièrement chez Luc, les riches sont davantage fustigés que les fornicateurs. Aussi, l'épouse de l'intendant d'Hérode, une femme fortunée, connue de tous et qui devait mener une vie mondaine, me semble être de loin la mieux placée pour incarner le rôle de la pécheresse repentante. Amie des richesses et de la vie mondaine, on devine que sa conversion a dû être un véritable bouleversement. Elle abandonne en effet son mode de vie antérieur pour suivre Jésus et elle manifeste alors sa conversion de façon radicale et concrète en « pourvoyant aux besoins de la jeune communauté » : c'est Luc qui le dit.
- Mais Luc nous parle aussi de « ses péchés si nombreux »...
 - Oui, mais c'est de la rhétorique : il ne faut pas y voir autre chose ici qu'une hyperbole sémitique ou qu'une tournure emphatique. Même s'il est vrai que les deux sont souvent associés, vivre dans le faste ne veut pas forcément dire vivre dans la luxure...
- Si la pécheresse pardonnée est bien l'épouse de Chouza, pourquoi Luc ne le dit-il pas clairement ?
 - Par discrétion, peut-être, car cette Jeanne n'est pas la première venue. Il s'agit d'une personnalité en vue, y compris dans l'église primitive. Et cette

scène rapportée par Luc n'est pas seulement touchante, elle est particulièrement humiliante, surtout pour une personne de sa condition. On peut donc comprendre que l'évangéliste se soit abstenu de la nommer, du moins de façon directe.

- Et Marie de Béthanie ?
 - Marc et Luc rapportent une autre scène qui se serait déroulée à Béthanie, en Judée, deux jours avant la Pâque. Une femme riche pénètre dans la maison d'un certain Simon le lépreux. Alors que Jésus se trouve à table, cette femme brise un flacon d'albâtre contenant un nard de grand prix et lui en verse le contenu sur la tête.
- C'est Marie de Béthanie ?
 - Non. Cette femme n'est pas nommée non plus. Mais il s'agit encore une fois d'une personne fortunée et, à mon avis, ce doit de nouveau être la femme de Chouza. De par sa position sociale, celle-ci doit savoir qu'un complot se prépare et que la vie de Jésus est plus que jamais menacée. Elle est donc venue lui rendre un dernier hommage pendant qu'il est encore en vie...

MARIE DE BÉTHANIE, MARTHE ET LAZARE

- Mais ça reste une hypothèse. Et *quid* de Marie de Béthanie ?
 - D'après Jean, six jours avant la Pâque, Jésus se serait rendu à Béthanie chez Marie, Marthe et Lazare. Marie aurait alors pris une livre de nard pur de grand prix. Elle en aurait oint les pieds de Jésus puis les aurait essuyés avec ses cheveux.

- On dirait un « mixte » des deux épisodes précédents...
 - C'est exactement cela. Jean conjugue les sources pour créer un troisième épisode. Et cette fois – et contrairement aux deux précédents – celui-ci n'a rien d'historique. Il s'agit d'un texte composite qui appartient au genre du « Midrash ».
- C'est-à-dire ?
 - Les Midrashim sont des textes exégétiques et homilétiques de la littérature juive. Ils commentent les textes bibliques, les interprètent, complètent certains récits, les réécrivent et en créent de nouveaux.
- Et Jean se livre aussi à ce type d'exercice ?
 - Jean conjugue les sources et crée par ce moyen un récit et des personnages nouveaux qu'il intègre à sa trame narrative. Cette manière de procéder et de confondre plusieurs personnages en un seul est fréquente dans les textes midrashiques.
- Il s'agit d'une fiction littéraire ?
 - Oui et non. Jean a emprunté des éléments aux récits proposés par Luc et Marc : l'épisode de la pécheresse pardonnée et celui de l'onction de Béthanie. Mais il s'est également inspiré d'un autre récit que l'on ne trouve que chez Luc et qui a pour cadre la Galilée : un repas pris par Jésus dans la maison de deux sœurs appelées Marthe et Marie. La première fait le service tandis que la seconde est assise aux pieds de Jésus dans une attitude d'écoute...
- Il s'agit du même épisode que celui rapporté par Jean ?

- Non. Chez Luc, l'action se déroule en Galilée au début ou au milieu du ministère de Jésus. Chez Jean, la scène a lieu à Béthanie, en Judée, six jours avant la Passion.
- En somme, l'épisode rapporté par Jean n'est qu'un exercice de réécriture ?
 - En quelque sorte. Les deux sœurs de Béthanie, Marthe et Marie, que l'on trouve chez Jean, sont des créations littéraires inspirées des deux sœurs galiléennes du même nom que l'on rencontre chez Luc. Quant à Lazare, qui est censé être leur frère, c'est un personnage complètement fictif. Jean s'est contenté de faire revenir du royaume des morts le pauvre de la parabole, fameuse entre toutes, « du riche et de Lazare » qui ne figure que chez Luc.
- Et si Lazare n'a jamais existé, le récit si spectaculaire de sa résurrection, également rapporté par Jean seul, est donc lui aussi fictif...
 - C'est la raison pour laquelle les autres évangélistes n'y font pas référence. Il s'agit ici aussi d'un midrash. Jean n'a fait que donner chair à la parabole lucanienne qui s'achevait sur les mots : « Même si quelqu'un ressuscite d'entre les morts, ils ne seront pas convaincus ».
- Donc nous aurions, d'un côté, une pécheresse anonyme qui serait l'épouse de Chouza et qui aurait procédé à deux onctions : une sur les pieds (Luc), une autre sur la tête de Jésus (Marc). Et, d'un autre côté, deux sœurs galiléennes nommées Marthe et Marie (Luc) qui ne seraient historiquement impliquées dans aucun récit d'onction ?
 - Oui. Et il serait d'ailleurs préférable de parler de « Marie de Galilée » – personnage vraisemblablement historique – plutôt que de « Marie de Béthanie », personnage composite qui n'a jamais existé que sous la plume de Jean...

- Et Marie de Magdala dans tout ça ?

LA QUESTION DES TROIS MARIE

- En Orient, Marie de Magdala et Marie « de Béthanie » ont toujours été clairement distinguées de la pécheresse pardonnée. C'est dans l'Église latine que la fusion des trois s'est opérée. En fait, c'est le pape Grégoire I^{er}, dit le Grand, qui, à l'extrême fin du VI^e siècle, décida *ex cathedra* que les trois femmes n'en faisaient qu'une.
- C'est donc à partir de ce moment-là que Marie de Magdala a été considérée comme une femme de mauvaise vie repentie ?
 - En Occident, oui. Et cette opinion fit autorité dans l'Église catholique jusqu'à la Réforme, soit pendant près de mille ans. Lefèvre d'Étaples, en 1518, fut le premier à la contester ouvertement. Mais la faculté de théologie de la Sorbonne condamna sa thèse et ordonna d'enseigner l'unicité des trois « Marie ».
- Et où en sommes-nous aujourd'hui ?
 - Lefèvre d'Étaples avait ouvert une brèche. Au XVII^e siècle, les liturgistes engagèrent une nouvelle controverse. Bossuet mit de nouveau en question la thèse officielle. Il fut suivi, quelques décennies plus tard, par Dom Augustin Calmet et par de nombreux autres. Aujourd'hui, le débat n'est pas encore complètement clos. Mais les tenants de l'Unité sont de moins en moins nombreux. D'ailleurs, en 1969, le calendrier liturgique de l'Église catholique a cessé de commémorer les « trois Marie » à une date unique. Le

fait est qu'avant le pape Grégoire, aucun exégète ne s'était autorisé à établir de lien explicite entre Marie de Magdala et la pécheresse de Luc...

- En somme, rien ne permet donc de dire que Marie de Magdala ait été une femme de mauvaise vie... Mais vous avez également mentionné une ancienne tradition qui assimile Marie de Magdala à la mère de Jésus. Pourriez-vous nous en dire plus ?

MARIE DE MAGDALA = MARIE MÈRE DE JÉSUS ?

- Il s'agit d'une tradition bien établie. Elle se rencontre dans de nombreux documents anciens, internes et externes au christianisme. Nous avons déjà mentionné le Talmud de Babylone. Mais on en trouve également la trace dans les sources gnostiques, manichéennes et mandéennes. Surtout, elle est très présente dans la littérature chrétienne des premiers siècles, aussi bien apocryphe, patristique, hagiographique que liturgique.
- Pourriez-vous nous citer les noms de quelques Pères de l'Église qui ont défendu l'idée que Marie de Magdala et la mère de Jésus étaient une seule et même personne ?
 - Mais aucun Père de l'Église n'a jamais eu besoin de « défendre » cette idée ! Car ce qui est supposé être évident n'a nul besoin d'être démontré, ni même d'être formellement énoncé, d'ailleurs...
- Pourriez-vous être plus clair ?
 - Les auteurs dont je vous parle étaient eux-mêmes si intimement convaincus que la Magdaléenne était la mère de Jésus qu'ils n'ont jamais cherché à convaincre personne ! Ils ne faisaient, somme toute, que transmettre la

tradition qu'eux-mêmes avaient reçue et qui était censée remonter à l'époque même de Jésus.

- Je vois... Et qui sont ces auteurs ?
 - Je vous livre quelques noms : Aphraate, Éphrem de Nisibe, Épiphanes de Salamine, Théodoret, Jacob de Sarug, Romanos le Mélode... mais il y en a d'autres.
- Aucun de ces auteurs n'est antérieur au IV^e siècle...
 - Vous avez raison. Mais la tradition dont ils dépendent est bien plus ancienne et on en trouve la trace dans d'autres documents composés au II^e siècle : le *Diatessaron*, par exemple.
- Le *Diatessaron* ?
 - Il s'agit d'une harmonie des évangiles dont la rédaction, traditionnellement attribuée à Tatien, remonterait aux années 170 de notre ère. Le *Diatessaron* a longtemps été l'évangile de référence des églises de langue syriaque.
- Mais Tatien n'est-il pas considéré comme un hérétique ?
 - C'est vrai, mais comme Justin, qui écrit vers 150, paraît avoir lui aussi connu le *Diatessaron*, il est peu probable que Tatien en soit le véritable auteur. De toute façon, la plupart des témoins de notre tradition, eux, sont considérés comme des saints.
- Et si l'on effectue des recherches sur internet on peut trouver rapidement confirmation de ce que vous avancez ?
 - Rapidement ? À l'heure où je vous parle, je ne le pense pas. Songez que je vous présente ici les conclusions de recherches qui n'ont encore jamais été publiées et qui n'ont jusqu'ici été communiquées qu'à quelques chercheurs... Mais faites donc l'expérience !

- Et qu'en pensent des Pères ou des auteurs *plus connus* comme Tertullien, Jérôme ou Augustin ?
 - Vous voulez dire plus connus... en Occident ! La plupart des Pères de l'Église latine ignoraient cette identification. Vous pensez bien que s'ils l'avaient connue, ils n'auraient jamais confondu Marie de Magdala avec la pécheresse pardonnée ! Mais je peux néanmoins vous dire qu'Augustin connaissait cette tradition et que quelques-uns, tels Paulin de Nole, Sedulius et Pierre Chrysologue, y souscrivaient complètement. Notez surtout que les auteurs antérieurs au IV^e siècle qui, à l'instar de Tertullien, distinguent clairement les deux femmes, se comptent sur les doigts d'une main ! Tertullien, d'ailleurs, est lui aussi considéré comme un hérétique...
- Il s'agirait donc plutôt d'une tradition orientale ?
 - Absolument. La grande majorité des témoins manuscrits sont d'origine orientale. Quelques-uns nous ont été transmis en latin, un certain nombre en grec. Mais la plupart ont été rédigés ou traduits en syriaque ou en copte, voire, pour certains, en arabe. Mais dois-je vous rappeler que les évangiles sont eux aussi d'origine orientale ?
- Et en dehors des noms que vous avez cités, trouve-t-on également trace de cette identification dans d'autres documents anciens ?
 - Certainement. Dans la plupart des écrits apocryphes antérieurs au VII^e siècle où elle est mentionnée, Marie de Magdala est identifiée à la mère de Jésus.
- Mais ça paraît incroyable ! Comment se fait-il que personne n'en ait encore parlé ?
 - Parce que la question ne s'est jamais posée en ces termes.
- Que voulez-vous dire ?

- Cela tient au fait que cette équivalence est rarement explicite dans ces documents et que la chose n'est véritablement manifeste que pour celui qui en a déjà connaissance. Si elle est évidente, par exemple, pour l'*Évangile de Gamaliel* ou le *Livre de la Résurrection de Barthélemy*, elle l'est beaucoup moins pour l'*Épître des Apôtres*, la *Vie de Jésus en arabe* ou le *Livre du Coq*. Mais il faut encore tenir compte de deux autres facteurs.
- Lesquels ?
 - Considérés comme fautifs, certains des manuscrits où Marie de Magdala était clairement appelée « la mère de Jésus » ont tout simplement été « corrigés » par leurs éditeurs.
- Vous voulez parler des « moines copistes » ?
 - Non, non. Je parle bien d'éditeurs modernes !
- J'ai peine à vous croire.
 - C'est pourtant la vérité. Les éditeurs critiques de textes anciens sont chargés d'établir le texte qui sera retenu pour l'édition scientifique et ils sont nécessairement amenés à procéder à des corrections.
- Quoi d'anormal alors ?
 - Le problème c'est quand ils omettent de les signaler dans l'apparat critique, ce qui a parfois été le cas en l'occurrence. Il est vrai que les « moines copistes » aussi – quand ils comprenaient le texte qu'ils recopiaient, ce qui ne fut pas toujours le cas – ont effectué, souvent à tort mais parfois à raison, certaines corrections. Mais la situation et les enjeux étaient différents.
- Et le second facteur ?

- La plupart des auteurs anciens, lorsqu'ils renvoient à « Marie » *sans plus de précision*, entendent généralement « la mère de Jésus ». Or, lorsqu'ils rapportent le récit de l'apparition de Jésus à Marie de Magdala, ces mêmes auteurs n'utilisent pas ou rarement son nom complet : prenez Irénée de Lyon, Astérius le sophiste ou Cyrille de Jérusalem, par exemple. Pour eux, Marie ou Marie de Magdala, c'est du pareil au même.
- Irénée et Cyrille ne spécifient pas de quelle Marie il s'agit ?
 - À aucun moment.
- Sans doute parce qu'il est évident pour eux qu'il s'agit alors de Marie-Madeleine.
 - Ou bien parce qu'il est évident pour eux qu'il s'agit alors d'un seul et même personnage : Marie, mère de Jésus, dite « de Magdala » qui, le reste du temps, est appelée « Marie », « sainte Marie », « la Vierge Marie », etc., par référence aux récits de l'Enfance, pour insister sur sa sainteté (elle est la mère du Christ, voire de Dieu) ou sur sa virginité (laquelle est contestée par certains « hérétiques »).
- Mais, chez Jean, il est pourtant bien spécifié que c'est Marie de Magdala la première bénéficiaire des apparitions du Ressuscité.
 - Initialement, dans les versions syriaques les plus anciennes, la péricope de Jean 20, 11-18, commençait en fait par « Marie se tenait près du tombeau, au-dehors, tout en pleurs... », et s'achevait par : « Marie vient annoncer aux disciples : "J'ai vu le Seigneur" et qu'il lui a dit cela ». Il en était apparemment de même dans le *Diatessaron*.
- Vous voulez dire qu'il était originellement question ici de la mère de Jésus ?
 - Oui, mais *alias* Marie de Magdala. En fait, *Marie de Magdala* n'est traditionnellement mentionnée sous cet intitulé précis – chez Épiphane de

Salamine comme chez de nombreux Pères de l'Église et dans diverses sources anciennes – que lorsque le texte évangélique est *expressément cité*. Autrement, elle est le plus souvent simplement appelée *Marie*, y compris lorsque l'on renvoie à Jean 20, 17. Et ceci s'explique aisément : ce qui importe, au moment de la rédaction de tous ces documents, c'est que la Marie dont on parle est bien, d'une part, la mère du Fils de Dieu et qu'elle est, d'autre part, effectivement demeurée vierge. Tout le reste passe au second plan.

- Et que faut-il en déduire selon vous ?
 - Que pour la plus grande partie des chrétiens orientaux des premiers siècles, Marie de Magdala et la mère de Jésus ne sont qu'une seule et même « Marie »...
- Mais comment, selon vous, est née cette tradition ?

UN ACTEUR DE TOUT PREMIER PLAN

- Il suffit de lire les évangiles... Marie de Magdala est le personnage féminin le plus souvent cité dans ces documents. Les évangiles font d'elle un témoin privilégié et un acteur de tout premier plan.
- Mais encore...
 - Au sein même du groupe de celles qui suivent Jésus elle occupe la préséance. Notez bien, en effet, que lorsqu'elle est mentionnée en compagnie d'autres femmes son nom figure toujours en *tête de liste*, avant même la propre tante de Jésus et pratiquement toujours en relation avec elle.

- Le fait que son nom soit systématiquement cité en premier... est-ce donc si important ?
 - C'est hautement significatif. Le hasard n'a guère sa place dans les textes sacrés : si, dans ce type de document, une personne est systématiquement citée en premier, comme c'est le cas ici, c'est qu'elle occupe forcément *la première place*. L'usage voulait alors que l'on respecte la hiérarchie. Aussi cette notion d'ordre – surtout pour le premier rang – était-elle scrupuleusement respectée par les scribes et tout semblant de dérogation était-il considéré comme signifiant et comme devant faire l'objet d'un commentaire.
- C'est vrai qu'au sein du groupe de femmes Marie de Magdala fait figure de « meneuse »...
 - Elle est très clairement présentée comme la responsable du groupe et tout semble indiquer qu'il s'agit d'une femme « seule » : probablement une veuve. C'est elle, et elle seule chez Jean, qui rend à Jésus les derniers devoirs : un rôle prioritairement dévolu aux parents les plus proches. Et c'est à elle que le Ressuscité apparaît en tout premier lieu.
- Pourquoi ne serait-elle pas plutôt la compagne de Jésus ?
 - Mais dans cette hypothèse, et à supposer que Jésus ait bien eu une compagne, où donc se trouve sa mère à tous ces moments-clés ?

L'IMPROBABLE ABSENCE

- Il est vrai qu'hormis chez Jean, qui signale sa présence au Golgotha, la mère de Jésus paraît finalement assez peu présente durant le ministère de son fils.

- Si l'on s'en tient à la lecture traditionnelle des évangiles, Marie aurait été absente, aussi bien lors de la Passion (sauf chez Jean), de l'ensevelissement, que de la visite au tombeau : une absence pour le moins insolite et qui a embarrassé des générations de théologiens.
- Et quelles explications ont été avancées ?
 - On a supposé que Marie savait que son fils allait ressusciter, voire qu'il s'était déjà manifesté à elle ; ou, à l'inverse, qu'elle était si effondrée par la perte de son enfant qu'elle n'était alors plus en mesure de s'acquitter de ses obligations maternelles...
 - Et alors ?
 - Aucune de ces hypothèses n'est réellement satisfaisante. Comment admettre, en particulier, que Marie ait pu être à ce point effondrée qu'elle ait laissé à d'autres le soin de rendre à son enfant un dernier hommage ? C'est sans doute l'explication la plus terre à terre qui ait jamais été proposée ! Elle table implicitement sur une certaine faiblesse de caractère du personnage. C'est la simple logique – l'ordre naturel des choses – qui veut, au contraire, que la mère, malgré le poids du chagrin, se soit rendue la première sur la tombe de son fils.
- Les soins du corps n'incombaient-ils pas justement à la famille du défunt ?
 - C'était même une obligation religieuse. Du moins les plus proches parents devaient-ils s'assurer que ceux-ci étaient effectivement dispensés. Si la famille était dans l'impossibilité absolue de s'acquitter de ces différentes obligations, c'étaient des hommes pieux qui prenaient tout en charge.
- Joseph d'Arimatee et Nicodème, dans le cas de Jésus...

- Pour faire simple : oui. Mais les proches du défunt avaient aussi l'obligation d'être présents lors de l'inhumation. Or, les évangiles synoptiques ne manquent pas de nous préciser que les femmes, Marie de Magdala et « l'autre Marie », assistèrent alors à toute la scène : « Elles regardaient où on l'avait mis », nous dit-on, bien décidées qu'elles étaient à se rendre de nouveau au sépulcre pour oindre le corps, une fois le sabbat achevé.
- Et la mère de Jésus ?
 - Si la mère de Jésus paraît absente, Marie de Magdala, elle, est bien présente à tous ces moments-clés. Elle est à la tête du groupe de femmes qui se rendent au tombeau et c'est elle qui s'acquitte de tous les devoirs qui reviennent habituellement à la mère. Elle n'abandonne jamais Jésus, ne le quitte pas un instant du regard. Et c'est à elle, précisément, que le Ressuscité se manifeste en tout premier lieu...
- Chez Jean ?
 - Pas uniquement chez Jean. Chez Matthieu et Marc également.

LA DISCIPLE PARFAITE ?

- Mais Marie de Magdala ne pourrait-elle pas, tout simplement, être le type même de la « disciple parfaite » ?
 - Dans cette éventualité, on peut légitimement supposer qu'elle aurait également été mise à l'honneur, ou du moins citée en exemple, dans les Actes des Apôtres ou bien dans les Épîtres. Or c'est tout le contraire qu'on observe : la tradition apostolique l'ignore superbement.

- Mais Marie de Magdala est tout de même bien *une disciple* ?
 - Si c'était le cas, pourquoi Jean, tout à la fin de son évangile, ne mentionnerait-il que *trois apparitions aux disciples* ? Dans son inventaire final, il omet cette fois délibérément la manifestation dont, selon son propre témoignage, Marie de Magdala a prioritairement bénéficié. La conclusion qui s'impose est celle-ci : Non. Marie de Magdala ne doit pas être comptée parmi les disciples. Mais, d'un autre côté, le récit de l'apparition du Ressuscité tel qu'il est rapporté chez Jean montre qu'elle est bien davantage pour cet évangéliste qu'une femme « comme les autres »...
- À quel niveau se situe-t-elle ?
 - Elle occupe un statut à part : une place de choix.
- Et chez Marc et Matthieu ?
 - La présentation est assez différente. Chez Jean, la relation apparaît comme étant beaucoup plus intime. Jésus se manifeste à Marie tandis qu'elle se trouve seule. Il s'adresse alors à elle avec tendresse, comme un fils le ferait à sa mère. Il lui précise qu'il va « vers son Père » et lui enjoint « d'aller trouver ses frères ».
- Je suppose qu'il est question ici de ses *frères spirituels*, non ?
 - Vous voulez dire de « ses disciples » ?
- Oui.
 - Rien ne permet de l'affirmer.
- Mais Jésus ne dit-il pas lui-même que tous ceux qui font la volonté de Dieu peuvent être appelés « ses frères » ou « ses sœurs » ?
 - C'est vrai, mais le cas échéant pourquoi Jésus, qui s'adresse ici à Marie, ne dit-il pas « nos frères », plutôt que « mes frères » ?

- Mais si Marie de Magdala est la mère de Jésus, comment se fait-il qu'elle ne l'ait pas reconnu immédiatement ? Elle le prend d'abord pour un jardinier...
 - Tout simplement parce qu'elle n'avait alors aucun moyen de le reconnaître.
- Il était déguisé ou bien... méconnaissable ?
 - Ah ! Je reconnais là des hypothèses avancées par certains auteurs à succès... Mais non, rien de tout ça. Il suffit simplement de resituer la scène dans son contexte socioculturel. Une femme honnête devait alors éviter de converser avec un étranger et, lorsqu'elle y était contrainte, elle avait interdiction de le dévisager : elle n'avait donc pas d'autre solution que de détourner le regard ou de baisser les yeux...
- Donc elle ne l'a pas vu !... Et quand Jésus lui dit : « Mariam » ?...
 - Au simple énoncé de son nom, tandis qu'elle est tournée et qu'elle le croyait mort, elle reconnaît immédiatement son interlocuteur. Elle se retourne alors et lui répond aussitôt : « Rabbouni ! »
- Ce qui veut dire ?
 - « Mon Maître » ou, selon d'autres, « mon cher Maître ».
- Et est-ce si surprenant ?
 - Si Marie n'est qu'une *simple disciple*, oui. Dans des circonstances analogues, les « disciples d'Emmaüs », eux, mettront plusieurs heures pour le reconnaître ! Ce n'est qu'au moment du repas, après avoir longuement cheminé et conversé avec lui, nous dit Luc, que ses deux commensaux réalisent enfin, à sa façon de prononcer la bénédiction et de rompre le pain, que c'est Jésus en personne qu'ils ont devant eux.

LA « NOUVELLE ÈVE »

- Mais dispose-t-on d'autres éléments qui pourraient laisser supposer que, chez Jean, les deux Marie n'en font qu'une ?
 - Plusieurs savants ont fort justement fait observer que, dans son récit de la Passion, Jean semble établir des rapprochements entre la mère de Jésus, et Ève, la première femme. De même que la première Ève était « la mère des vivants », Marie devient, chez Jean, la mère des croyants (dont le « disciple bien-aimé » n'est que le prototype). Parallèlement, Jésus, lui, fait figure de « nouvel Adam ».
- Cette interprétation n'est pas nouvelle...
 - Effectivement. On la retrouve chez de nombreux Pères de l'Église. Mais voici qui est plus intéressant : ces mêmes commentateurs s'accordent aussi pour dire que dans le récit de l'apparition qui fait suite, alors que le Ressuscité continue d'être présenté comme l'antitype du premier homme, c'est Marie de Magdala qui, cette fois, fait figure de « nouvelle Ève ».
- Marie de Magdala se substitue en quelque sorte à la mère de Jésus...
 - Ce qui laisse supposer qu'il s'agit bien, pour Jean, du même personnage. Avec Ève, la mort et l'affliction étaient entrées dans le monde. Avec Marie de Magdala, premier témoin de la Résurrection et première annonciatrice de la bonne nouvelle, l'Évangile, la « Vie » a vaincu la mort. Elle devient, du même coup, « apôtre des apôtres ». Ce thème a été développé par plusieurs Pères de l'Église... Ainsi, la « nouvelle Ève », aussi bien chez Jean lui-même que pour toute la tradition exégétique, est donc tantôt Marie, la mère de Jésus, tantôt Marie de Magdala.

- Et quelle conclusion en tirez-vous ?
 - Que dans la perspective johannique, Marie de Magdala ne devient la « nouvelle Ève », « la mère des vivants », que parce qu'elle est elle-même la mère de Jésus. C'est la même Marie qui, ontologiquement, est la mère des « vivants », à commencer par Jésus lui-même, le premier des ressuscités, qu'elle a non seulement porté et mis au monde mais qui, comme une nouvelle naissance, lui fait aussi l'honneur de sa première apparition.

PAROLE DE FEMME

- L'apôtre Paul mentionne-t-il également cette apparition à Marie de Magdala ou... à la mère de Jésus ?
 - Paul ne mentionne jamais Marie de Magdala dans ses épîtres et quand il parle de la mère de Jésus, il s'abstient également de la nommer. Il dit simplement d'elle : « Une femme ». Il a pourtant dressé un catalogue des manifestations du Ressuscité qu'il présente comme étant « officiel » et qui est donc censé être complet. Mais c'est en vain qu'on y cherchera la première d'entre toutes, celle dont, au dire de Jean, Matthieu et Marc, Marie de Magdala a été la bénéficiaire.
- Est-ce par misogynie ? On dit souvent que Paul n'aimait pas les femmes...
 - Je ne le pense pas. D'autres raisons peuvent être invoquées pour expliquer cette « omerta ». D'une part, quelques chercheurs ont fait observer que les évangélistes eux-mêmes ont tendance à vouloir réduire le rôle important joué par les femmes, et plus particulièrement celui de Marie de Magdala,

dans les récits de la Résurrection. D'autre part, les adversaires du christianisme, comme Celse, n'ont pas manqué, très tôt, de railler le témoignage de cette « pauvre femme ». Est-il besoin de rappeler que la parole d'une femme était alors plus facilement sujette à caution ? Quelle valeur, dès lors, attribuer au témoignage d'une femme qui serait, de surcroît, une proche parente du principal intéressé ?

- Si l'on admet que « l'autre Marie », à savoir la mère de Jacques et de Joses, est bien la tante de Jésus, aucun des évangélistes ne précise, en revanche, que Marie de Magdala est sa propre mère.
 - Vous parlez là des deux principaux témoins de la Résurrection. Vous pensez bien que si les évangélistes avaient trop clairement identifié ces deux témoins majeurs comme étant, l'une, la tante de Jésus, l'autre, sa propre mère, leur témoignage aurait compté pour rien aux yeux d'un « extérieur ». Nul doute que les détracteurs en eussent ri et qu'ils n'auraient pas manqué d'utiliser l'information comme une arme afin d'ôter toute crédibilité à l'ensemble des évangiles ! Notez d'ailleurs que les Apôtres eux-mêmes, en entendant le rapport des deux femmes, sont plus que dubitatifs.
- Effectivement...
 - C'est peut-être également la raison pour laquelle, dans la version primitive de son évangile (qui s'arrête à Marc 16, 8), Marc s'abstient carrément de rapporter l'épisode. L'évangéliste mentionne certes le tombeau vide mais il passe complètement sous silence ce qui serait pourtant censé, pour ses lecteurs, être le plus convaincant : l'apparition proprement dite.

L'APPARITION DE JÉSUS RESSUSCITÉ À MARIE

- Mais si nous revenions sur le récit de cette première apparition à Marie de Magdala...
 - Nous disposons de trois versions différentes de cet épisode. Chez Matthieu, Marie de Magdala est alors accompagnée de « l'autre Marie », la mère de Jacques et Joses. Mais chez Jean et dans la finale de Marc, Marie de Magdala est l'unique témoin de la première manifestation du Ressuscité. La plupart des spécialistes pensent qu'il s'agit là de la tradition la plus ancienne. Mais il faut savoir qu'il existe, ou a existé, dans l'Église, plusieurs traditions concurrentes concernant cette première apparition à « Marie ». Et, quoique divergentes, ces traditions s'accordent toutes pour faire de *la mère de Jésus* le premier témoin de la Résurrection.
- Vraiment ? Pouvez-vous nous en dire davantage ?
 - Dans l'Église catholique, la Vierge Marie est aujourd'hui présentée comme la première bénéficiaire de cette apparition.
- En tant que Marie de Magdala ?
 - Non. Cette supposée manifestation serait antérieure et totalement indépendante de celle dont Marie de Magdala aurait elle-même bénéficié.
- Mais la Bible n'en parle pas.
 - Et pour cause... En fait, cette tradition est relativement tardive et ne trouve aucun appui scripturaire. On n'en trouve aucune trace certaine avant le IX^e siècle.
- Et quels sont les arguments avancés par ses promoteurs ?

- Essentiellement des raisons de « convenance » : la « Mère de Dieu » a forcément eu la primeur...
- Je vois. Mais comment expliquent-ils le fait que les évangélistes n'en disent rien ?
 - Ce silence, assure-t-on, est facile à comprendre : dans une affaire de cette importance, le témoignage de la propre mère du Ressuscité aurait semblé pour le moins douteux.
- Tiens donc...
 - Notez bien que si l'argument manque de force, il garde toute sa valeur si Marie de Magdala est la mère de Jésus. Les évangélistes, en effet, rapportent bien cet épisode de l'apparition à « Marie » mais sans jamais préciser qu'il s'agit de sa mère.
- Et quelles sont les autres traditions ?
 - Une tradition plus ancienne identifie « l'autre Marie », la mère de Jacques et Joses, à la mère de Jésus. Elle fait de cette femme, conjointement avec Marie de Magdala, le premier témoin de la Résurrection. Cette tradition a eu son heure de gloire. Elle a trouvé plusieurs partisans, tant dans l'Église grecque que l'Église latine. Mais on n'en trouve aucune trace avant la deuxième moitié du IV^e siècle.
- Et il existe une tradition plus ancienne ?
 - Oui, la plus ancienne de toutes : elle identifie Marie de Magdala – en tant que premier témoin – à la mère de Jésus. Nous l'avons déjà évoquée.

MARIE DE MAGDALA OU « L'AUTRE MARIE » ?

- Mais pourquoi « l'autre Marie », la mère de Jacques et Joses, ne pourrait-elle pas être la mère de Jésus ? Après tout, elle aussi est présente à tous les moments-clés !
 - C'est vrai. Mais pourquoi, chez Jean, le Ressuscité ne se manifeste-t-il qu'à la seule Marie de Magdala ?
- Je l'ignore... Mais Jacques et Joses ne sont-ils pas justement présentés ailleurs, dans l'évangile, comme étant deux des « frères » de Jésus ?
 - C'est exact mais le mot « frère » est à prendre au sens large.
- Vous voulez dire des « disciples » alors ? Mais n'aviez pas justement dit que...
 - Non, non. Il ne s'agit ni de « frères spirituels » ni de frères au sens strict. Il faut remonter ici au substrat sémitique : Jacques et Joses sont des parents de Jésus.
- Vous voulez dire des cousins ? Je connais cette théorie.
 - C'est surtout l'explication la plus vraisemblable.
- Pourquoi ?
 - Il paraît évident que si cette Marie avait été la mère de Jésus, les évangélistes ne l'auraient certainement pas caractérisée de façon indirecte comme étant la mère de « Jacques » et de « Joses ». Dans les récits de la Passion, de l'ensevelissement et de la visite au tombeau, ils l'auraient nécessairement désignée comme étant *sa propre mère* – non celle de ses frères.
- Ça semble logique...
 - D'ailleurs, la formulation « Marie, mère de Jacques et de Joses » est significative. Elle désigne clairement Jacques comme étant l'aîné, Joses

comme étant le puîné. En outre, Matthieu, lui, ne l'aurait certainement pas nommée : « l'autre Marie ».

- Pourquoi ?
 - Il est bien évident, pour l'évangéliste, qu'elle ne peut être « l'autre Marie » que *par rapport* à « Marie » ! Des désignations aussi variées que « l'autre Marie », « Marie, la mère de Jacques et de Joses », « Marie, celle de Jacques », « Marie celle de Joses », « Marie de Clopas »... ne sont précisément là que pour établir une distinction entre cette femme et la mère de Jésus. Elles servent à désigner celle qui *n'est pas* la mère de Jésus.
- « L'autre Marie » et Marie de Clopas sont donc bien une seule et même femme ?
 - Oui. C'est la belle-sœur de Marie. Marie n'a qu'un seul fils tandis qu'elle en a quatre : Jacques, Joses, Simon et Jude. Remarquez bien qu'elle est toujours citée en seconde position dans les évangiles, soit après Marie de Magdala, soit après la mère de Jésus. Ce ne peut donc être, pour des raisons de préséance, la mère de Jésus.
- Mais cette « autre Marie » est toujours présentée en compagnie de Marie de Magdala, non en compagnie de la mère de Jésus !
 - Je reprends... L'expression « l'autre Marie », utilisée par Matthieu, laisse clairement entendre qu'il n'y a, en tout et pour tout – du moins lors de la Passion et de la visite au tombeau – que *deux femmes* nommées Marie : la première, « l'une », par rapport à la seconde, « l'autre ».
- Et donc ?
 - Donc : deux Marie seulement et non pas trois.
- D'accord...

- Et comme nous connaissons l'identité de la seconde – il s'agit de la tante de Jésus – la première est forcément sa mère. Or comment est nommée, dans le récit, cette figure féminine toujours citée en premier dans les évangiles synoptiques et qu'il ne faut surtout pas confondre avec « l'autre Marie » parce qu'elle s'appelle elle aussi « Marie » ?
- Marie de Magdala ?
 - Exactement !

MARIE DE MAGDALA MÈRE DU « PETIT JÉSUS » ?

- Quelque chose me chiffonne néanmoins : dans les évangiles dits de l'enfance, chez Matthieu et Luc, Marie mère de Jésus joue un rôle majeur. Or ce personnage paraît très différent de Marie de Magdala qui n'est mentionnée, elle, que beaucoup plus tard dans le récit...
 - Effectivement. Aussi bien chez Matthieu que chez Luc, Marie de Magdala semble s'opposer à la bienheureuse Marie des récits légendaires ou enjolivés de la Nativité où la Vierge Marie est déjà à demi héroïsée. Mais ce contraste flagrant n'est pas significatif car le même constat peut également être établi pour la mère de Jésus elle-même : la mère du « Jésus adulte » est-elle bien la même que celle du « petit Jésus » ?
- Que voulez-vous dire ?

- Celle qui, durant la vie publique de Jésus, n'hésite pas à s'opposer à son fils – et se fait même rabrouer² – ne semble-t-elle pas elle aussi très différente de la bienheureuse Marie de l'Annonciation ?
- Admettons, mais à quoi cela tient-il ?
 - Dans les évangiles, les traditions de la Nativité (d'ailleurs ignorées de Marc et de Jean) et de la Passion ne se chevauchent jamais. Or, contrairement à celle des derniers instants, la Marie des récits de l'enfance, elle, est idéalisée. Dès lors, que Marie de Magdala paraisse être une figure très différente de la Vierge des récits de l'enfance – qui ne sont en réalité que des reconstitutions tardives de type midrashique – ne veut pas dire qu'elle n'est pas la mère de Jésus. Ce qui importe, pour nous, c'est que Marie de Magdala ne paraisse pas être une personne différente de la mère de Jésus telle qu'on la rencontre durant le ministère de son fils.
- Selon vous, la *Vierge Marie* et *Marie-Madeleine* ne seraient donc en réalité qu'une seule et même personne ?
 - Ce n'est pas moi qui le dis : ce sont les documents. Observez bien ceci : Marie de Magdala et la mère de Jésus ne sont jamais présentes simultanément dans les évangiles. On passe librement de l'une... à l'autre. Il suffit de comparer la fin des évangiles au début du livre des Actes pour constater qu'elles sont interchangeable. Quelques jours après la série d'apparitions qui ont précédé l'Ascension et dont Marie de Magdala a été la première bénéficiaire (« va trouver *mes frères...* »), c'est la *mère de Jésus* qu'on retrouve alors au côté des Apôtres et des *frères de Jésus* :

² Voir ici-même, en annexe, le chapitre intitulé : « La crise familiale » (extrait de *Marie* appelée *la Magdaléenne* – *I^{er} - VIII^e siècle – Entre Traditions et Histoire*).

Rentrés en ville, ils montèrent à la chambre haute où ils se tenaient habituellement. C'étaient Pierre, Jean, Jacques [...] Tous d'un même cœur étaient assidus à la prière avec quelques femmes, dont *Marie mère de Jésus*, et avec ses frères. (Actes 1, 13-14)

- Peut-être est-elle comprise ici dans ces « quelques femmes » qui ne sont pas nommées ?
 - Ce serait étonnant. Marie de Magdala est une figure féminine de tout premier plan. Elle est toujours citée par son nom dans les évangiles où elle occupe la première place. Quant au livre des Actes, c'est l'évangéliste Luc qui en est l'auteur.
- Alors si elle n'est pas explicitement mentionnée, c'est donc qu'elle est absente...
 - Ou bien plutôt que « Marie mère de Jésus » s'est substituée à elle !
- Ça reste une hypothèse... Et l'une ou l'autre de ces deux figures sont-elles de nouveau mentionnées dans les Actes ou bien dans les Épîtres ?
 - C'est la dernière fois que la mère de Jésus est appelée par son nom dans le Nouveau Testament. Comme je l'ai dit, quand Paul la mentionnera, dans ses épîtres, il s'abstiendra de la nommer. Il dira d'elle : « Une femme » (Galates 4, 4).

QUI EST QUI ?

- Mais êtes-vous bien certain que Marie de Magdala et la mère de Jésus ne sont jamais présentes simultanément dans les évangiles, ni même dans les apocryphes ?
 - Pour les évangiles, je suis catégorique. Dans les apocryphes, cela dépend des textes.

- Pourtant, dans le tableau de la Passion dressé par Jean, les deux femmes se trouvent clairement réunies. Je cite :

Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala (Jean 19, 25).

- Bien sûr... Il s'agit là du seul et unique passage du Nouveau Testament qui *semble* mettre les deux femmes en présence. Mais ce verset énigmatique contient aussi sa propre clé...
- Vraiment ? Il me suffit pour ma part de lire ce qui y est écrit...
 - Non. Vous croyez seulement lire ce qui est écrit. Mais il s'agit d'une illusion.
- On plonge dans l'irrationnel, là...
 - Au contraire. Examinons plutôt ce passage. On lit bien, effectivement, d'un côté : « la mère de Jésus » ; et, de l'autre : « Marie de Magdala ». Jean signale donc que la mère de Jésus est bien présente au Golgotha.
- Et alors ?
 - En ce cas, comment expliquer qu'aucun des autres évangélistes ne signale cette présence à cet instant décisif ?
- Je l'ignore. Peut-être, tout simplement, parce qu'elle n'y était pas.
 - Si elle n'y était pas les deux femmes ne seraient donc plus en présence puisqu'il ne resterait alors plus que Marie de Magdala...
- C'est de la sophistique !... Disons plutôt, alors, qu'elle y était.
 - Elle était sûrement là. C'est la simple décence qui veut, ainsi que Jean l'indique, qu'elle ait été présente à cet instant crucial. Chez Jean, deux des

personnages qui se tiennent au pied de la Croix sont présentés comme des parents du condamné : sa mère et sa tante. Cette présence n'a rien d'insolite, au contraire. C'est leur absence, à ce moment précis, qui eût de quoi surprendre : la place naturelle des proches d'un condamné n'était-elle pas, en effet, au pied même du gibet ? Et, si une seule personne aurait dû s'y trouver à ce moment-là, c'était bien sa mère.

- Donc elle était bien là.
 - Mais si elle y était, comment les autres évangélistes auraient-ils pu l'ignorer ?
- Ils le savaient forcément.
 - Pourquoi n'en disent-ils rien, alors ?
- Hum. Vous avez sans doute la réponse...
 - Les listes de femmes présentes lors de la Passion, qui figurent dans les évangiles synoptiques, doivent être comparées à celle établie par Jean. En réalité, elles ne sont pas inconciliables. Chez Marc et Matthieu, trois femmes sont présentes au Calvaire, parmi lesquelles Marie de Magdala et Marie mère de Jacques et Joses, appelée « l'autre Marie » chez Matthieu. Comme nous l'avons dit, cette « autre Marie », c'est la tante de Jésus, celle que Jean appelle « Marie (femme) de Clopas ». Nous pouvons donc voir que les quatre évangélistes tombent d'accord sur la présence de ces deux premiers personnages féminins.
- D'accord. Marc et Matthieu en ajoutent un troisième que Jean omet simplement de signaler...
 - Exactement : Salomé *alias* la mère des fils de Zébédée, c'est-à-dire de Jacques et Jean, deux des principaux apôtres. Mais on constate surtout qu'à

part en Jean 19, 25, où son nom n'apparaît qu'à la fin, Marie de Magdala occupe systématiquement la première place dans les quatre évangiles. « L'autre Marie » – *alias* Marie de Clopas – est pratiquement toujours citée immédiatement après elle, en deuxième position : excepté en Jean 19, 25 où elle apparaît immédiatement avant. Si l'on compare de nouveau les diverses listes, on s'aperçoit que le couple « Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques », chez Marc et Matthieu, correspond, chez Jean, au binôme : « sa mère, la sœur de sa mère [Marie (femme) de Clopas] ». À « Marie de Magdala » s'est donc substituée, chez Jean, « la mère de Jésus »³.

- Ce qui voudrait dire que pour Matthieu, Marc et Luc, Marie de Magdala est la mère Jésus ?
 - Oui. En fait, les évangiles synoptiques nomment tous Marie de Magdala et à plusieurs reprises, mais sans jamais préciser qu'il s'agit de *sa mère*. Jean, au contraire, précise que la mère de Jésus est présente au Calvaire tout en paraissant ne pas la nommer. La situation est particulièrement singulière car, habituellement, Jean ne nomme *jamais* la mère de Jésus alors que, paradoxalement, c'est dans son évangile qu'elle est le plus présente (si l'on excepte les récits de l'enfance...).

COMBIEN DE FEMMES ?

- Mais si nous revenions plutôt sur notre verset de Jean :

³ Voir en annexe le tableau intitulé : *Les femmes présentes au Calvaire*.

Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala (Jean 19, 25).

Ce passage paraît bien contredire votre thèse...

- Au contraire ! Combien, selon vous, y a-t-il de femmes dans ce verset ?
- Trois... peut-être quatre : comme on peut le voir sur certains tableaux de la Passion.
 - C'est bien ce que la plupart des exégètes ont pensé. Mais, selon cette lecture, établie par recoupement avec d'autres textes, ces trois ou quatre femmes présentes au pied de la Croix se seraient toutes appelées « Marie »...
- Quatre « Marie » différentes au pied de la Croix !?
 - Mais oui. Ça paraît beaucoup, même pour qui sait que Marie était le nom féminin le plus porté en Palestine à cette époque... Les savants qui ont opté pour quatre femmes ont découpé la phrase de la façon suivante :

Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère (A)

Et la sœur de sa mère (B),

Marie, femme de Clopas (C),

Et Marie de Magdala (D).

Ceux qui se sont décidés pour trois femmes l'ont découpée comme suit :

Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère (A)

Et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas (B),

Et Marie de Magdala (C).

Selon cette lecture, plus conforme à la tradition de l'Église, « la sœur de sa mère, Marie femme de Clopas » doit s'entendre d'une seule et même personne.

- Et quel est le bon découpage ?
 - Ni l'un, ni l'autre. Même si le second est plus proche de la vérité...
- Alors ?

CHIASME

- Combien Jean *nomme*-t-il de femmes dans ce verset ?
- Deux seulement : Marie de Magdala et Marie femme de Clopas.
 - Précisément. Et ces deux femmes ne sont autres que « la mère de Jésus » et « la *sœur* de sa mère » (sa *belle-sœur*, en fait). Car Jean ne parle ici, en tout et pour tout, que de deux femmes seulement : il les présente, puis il les *nomme*, mais en ordre inversé.
- En ordre inversé ?
 - Oui, de façon à former un chiasme, c'est-à-dire une figure *en croix*. Le bon découpage, le voici :

Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère (A)

Et la sœur de sa mère (B),

Marie, femme de Clopas (B),

Et Marie de Magdala (A).

- Il s'agit d'un chiasme ?

- Oui. Comme vous savez, le chiasme est une figure de style, dite de construction, fondée sur la symétrie. Elle oppose l'une à l'autre deux propositions ayant les mêmes mots (ou des synonymes) ou des idées identiques mais en ordre inversé. Les quatre membres qui se croisent se présentent alors sous la forme d'un schéma en croix de type A-B / B-A⁴.
- Ce qui fait que le premier membre (A), correspond au quatrième (A) et le deuxième (B), au troisième (B)...
 - Exactement. Les quatre éléments, mis deux à deux – A-B d'un côté, B-A de l'autre – se reflètent comme dans un miroir. Le chiasme permet de créer des formules particulièrement frappantes.
- Du genre ?
 - « Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger ».
- Bien sûr, on lit ça dans *L'Avare*... Mais ce type de figure était-il connu à l'époque de Jésus ?
 - Non seulement connu mais utilisé. Molière n'a d'ailleurs lui-même fait qu'emprunter cet apophtegme fameux à un auteur classique.
- À un rhéteur grec ou latin, je suppose...
 - C'est cela.
- Mais qu'en est-il des évangélistes ?
 - On trouve également plusieurs chiasmes dans les évangiles synoptiques, par exemple : « Les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers ». Ou encore : « Quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé ».
- Et chez Jean ?

⁴ Voir le modèle proposé en annexe.

- Chez Jean aussi, par exemple : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si de ce monde était mon royaume... ». Mais attention ! Il arrive assez souvent que la traduction fasse disparaître le chiasme.
- Tous les chiasmes présentent-ils cette même disposition ?
 - Non. Il existe, en fait, plusieurs types de chiasmes. On en trouve aussi qui portent sur des développements plus longs et qui fonctionnent à plus grande échelle, sur des unités narratives. Ce ne sont plus alors les quelques mots d'une même unité syntaxique qui sont repris de façon inversée mais les principales idées d'une section plus importante.
- On trouve aussi ce type de chiasme dans les évangiles ?
 - Ce type de chiasme est assez fréquent dans l'Ancien Testament mais est plus rare dans le Nouveau, à l'exception – précisément – de l'Évangile de Jean. Chez Jean, c'est l'ensemble des derniers chapitres qui obéissent à une construction chiasmatisque.
- Y compris le chapitre 19 ?
 - Surtout le chapitre 19. Raymond Edward Brown, à ne pas confondre avec Dan Brown...
- Oh non, pas lui, pitié ! (rires)
 - Je vous propose de faire une pause.
- D'accord.

Entracte

CHIASME (suite)

- Où en étions-nous restés ?
- À « Brown ».
 - Oui. Le *savant* Brown, disais-je donc, pas le *romancier*, a clairement mis en évidence la structure chiasmatisque de tout le récit de la Crucifixion et de l'ensevelissement dans l'Évangile de Jean. Il montre que Jean 19, 25-27 constitue ce qu'il appelle un « excellent noyau central du récit de la Crucifixion ». Toute la structure s'articule parfaitement autour de Jean 19, 25-27 qui en constitue la clé et qui permet de saisir tout l'ensemble.
- Et c'est également ce spécialiste qui a mis en évidence le chiasme présent en Jean 19, 25 ?
 - Non. Ce savant, comme ses devanciers, n'a pas poussé l'analyse au-delà de la macrostructure. Il a bien repéré le « macro-chiasme » qui structurerait tout l'épisode, en partant du tableau de la condamnation de Jésus pour aboutir à Jean 19, 25-27 et repartir jusqu'à la scène de la mise au tombeau. Mais il n'est pas descendu au niveau de la microstructure. Raymond E. Brown reste donc sur l'idée que Jean mentionne, au total, trois ou quatre femmes...
- Et s'il avait raison ?
 - Malheureusement, ce savant est décédé en 1998. Mais je reste persuadé que s'il avait pu en prendre connaissance, il aurait adhéré à ma démonstration. Avec ce nouveau découpage, il n'y a plus que deux femmes du même nom au Calvaire, au lieu de trois au quatre. En outre, les principales divergences entre la liste fournie par Jean – seul à mentionner la mère de Jésus – et

celles proposées par les autres évangélistes se trouvent être résolues puisque tous s'accordent pour signaler, au premier chef, la présence de Marie de Magdala. Enfin, et surtout, le problème de l'absence apparente de la mère de Jésus lors de la Passion dans les évangiles synoptiques, et lors de la mise au tombeau et de la Résurrection dans les quatre évangiles, est définitivement réglé.

LE POINT CRUCIAL

- En somme, il faut donc comprendre :

La mère de Jésus : Marie de Magdala,

Et sa sœur : Marie femme de Clopas...

- Tout à fait. Au fond, ce n'est qu'une question de ponctuation. Il suffit de mettre deux points entre « la sœur de sa mère » et « Marie, femme de Clopas » pour que tout s'éclaire : « Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère : Marie, femme de Clopas et Marie de Magdala ».
- Deux points [:] comme pour dire « autrement dit » ou « à savoir » ?
 - Ou, mieux encore, « j'ai nommé » – ce que fait d'ailleurs le rédacteur aussitôt après. Le fait que le nom complet de la mère de Jésus – Marie de Magdala – n'apparaisse qu'à la fin, et de façon tout à fait exceptionnelle après Marie femme de Clopas, ne paraît plus singulier que pour qui

continue d'ignorer qu'elle a déjà été mentionnée, sans être nommée, au début de la liste.

- Je vois. Du coup, Marie de Magdala se retrouve de nouveau en tête de liste et il n'y a dès lors plus d'exception à notre règle de préséance... Mais vous avez également fait mention d'une « structure chiasmatisque » relative à tout le récit de la Crucifixion et de l'ensevelissement chez Jean...
 - Raymond Edward Brown l'a bien mise en évidence. Mais on peut pousser encore plus loin l'analyse. Un examen plus attentif montre qu'en fait, chez Jean, le cœur du « macro-chiasme », à savoir Jean 19, 25-27, est lui-même constitué non pas d'un, mais de trois « micro-chiasmes ».
- Trois chiasmes consécutifs ?
 - Absolument : un par verset. Ce qui exclut toute possibilité de « hasard ».Voyez plutôt :

Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère (A)

Et la sœur de sa mère (B),

Marie, femme de Clopas (B),

Et Marie de Magdala (A).

Jésus donc voyant sa mère (A)

Et le *disciple se tenant auprès* (B),

Celui qu'il aimait (B),

Dit à sa mère (A) :

« Femme (A),

Voici ton fils (B) ».

Puis il dit au disciple (B) :

« Voici ta mère (A) ».

- Dans ce système la lettre A se rapporte systématiquement à la mère de Jésus !
 - Oui, mais cette lettre est conventionnelle. Notez surtout ici l'enchaînement : « ...Et *Marie de Magdala* (A). Jésus donc voyant *sa mère* (A)... » Il n'y a pas de rupture dans l'énoncé. Aucun doute possible : on parle bien ici de la même « Marie ».
- C'est quand même incroyable que personne ne s'en soit aperçu avant !
 - Ce n'est pas la première fois qu'on me fait cette remarque... D'abord, il y a forcément un début à tout. Ensuite, l'esprit humain ne perçoit que ce qu'il est prêt à voir ou à entendre. Enfin, on ne cherche de réponses qu'aux questions qu'on se pose. Et, en l'occurrence, cela fait 2000 ans que nous avons été « formatés ».

ABBA = « PÈRE » ?

- Si l'on ne retient que les lettres qui indiquent la disposition des divers éléments on obtient trois fois A-B-B-A, autrement dit : ABBA - ABBA - ABBA.
 - C'est exact.
- Et « ABBA », n'est-ce pas justement ainsi que Jésus s'adressait à « son Père céleste » ?
 - Oui. Abba signifie « Père » en araméen.
- Est-ce un hasard ou pensez-vous que c'est voulu ?

- Je l'ignore... mais il faut tout de même veiller à ne pas sombrer dans la surinterprétation.
- Se servait-on déjà des lettres A et B du temps de Jésus pour mettre en évidence la structure d'un chiasme ?
 - Que l'on utilise les lettres latines A et B, les lettres grecques Alpha et Beta, ou les lettres hébraïques et araméennes Aleph et Beth, on arrive à ce même résultat : ABBA. C'est tout ce que je peux dire...
- Et si ce n'était pas fortuit que faudrait-il en déduire selon vous ?
 - Jean aurait pu vouloir signifier qu'au Calvaire, la mère terrestre et le Père céleste de Jésus sont tout aussi présents : l'une physiquement, l'autre spirituellement. Dieu, à aucun moment, n'abandonne son Fils...
- L'hypothèse est séduisante.
 - Mais ça reste une hypothèse.
- Quoi qu'il en soit pourquoi ce chiasme, cette série de chiasmes, à cet endroit précis ?

CROIX SUPERPOSÉES

- Le chiasme portait plusieurs noms en grec : *khi*, *khiasma*, *khiaston*, c'est-à-dire : X (lettre *Khi*), « croix », « disposé en croix ». Et on le représente d'ailleurs par une figure en croix puisque c'est le sens précis du mot « chiasme » en grec. Il est clair que, chez Jean, la présence de cette construction stylistique à cet endroit précis n'est sûrement pas le fait du hasard. Située, au niveau structurel, au cœur d'un macro-chiasme, elle constitue, au niveau narratif, le point d'orgue du dénouement. D'autre part

et surtout, cette disposition en croix des personnages (*khiasma* = X) vient se superposer à l'autre Croix (*stauros* = †), celle-là même sur laquelle Jésus est supplicié. Mais ce n'est pas tout...

- Quoi d'autre ?
 - Pour reconnaître une dette, dans l'Antiquité, il suffisait de tracer une simple lettre sur un document officiel. Le plus souvent, on annulait cette dette en la barrant d'une croix, c'est-à-dire au moyen de la lettre X. Paul, dans ses épîtres, fait allusion à cette pratique. Chez Jean, la disposition en croix des personnages formant un Khi (X) vient donc se superposer à la Croix – en T ou en † – la confirmer et la barrer d'une autre croix semblable au signe qui notifie que plus rien n'est dû.
- Une confirmation de la Rédemption, en quelque sorte ?
 - Absolument. Notez bien qu'en l'occurrence – et ce ne peut être, encore une fois, le simple fait du hasard – la dette est payée au moyen du Khi – X – qui est également ici l'initiale de celui qui l'acquitte et qui vaut donc doublement signature : Christ (Χριστός).
- Vous pensez vraiment que tout ça a été savamment réfléchi ?
 - J'en suis intimement convaincu. Chez Jean, les dernières paroles de Jésus en Croix ont un double sens en hébreu et en araméen (et, dans une moindre mesure, en grec) que la traduction « tout est achevé » ou « c'est achevé » ne rend pas. *Shalam* (*shalem*, en hébreu) veut effectivement dire être « achevé », « complété ». Mais s'il est question d'une dette cela signifie qu'elle est « complètement payée ». La formule traduite par « c'est achevé » ne signifie donc pas seulement que les prophéties sont accomplies mais également que la dette est totalement acquittée. Je précise, en passant,

que ce verbe (achever), chez Jean, ne se rencontre que dans ce seul chapitre.

- Il ne pourrait s'agir d'une simple coïncidence ?
 - Encore une coïncidence ? C'est fort peu probable. Vous savez, si les coïncidences marchent rarement par séries, c'est encore moins le cas dans les textes sacrés... Et puis c'est chez Jean seul que Jésus, lors de ses apparitions, adresse à trois reprises à ses disciples (en l'espace de quelques lignes) la formule de salut consacrée : « La paix soit avec vous ! ».
- Je ne vois pas le rapport.
 - Pourtant il y en a un. Nous retrouvons là, en hébreu, notre fameux : *Shalom 'aleikhem*. Cette formule ne figure ailleurs dans les évangiles, à l'identique, qu'une seule fois, chez Luc (et dans cette même circonstance) et qu'une seule autre fois dans tout le reste du Nouveau Testament. La présence, chez Jean seul, de ce salut de paix, *Shalom*, trois fois répété et prononcé uniquement après la Crucifixion, ne doit rien au hasard. *Shalom* renvoie mécaniquement ici à *Shalam* (même racine) et à notre triple X. Il vient donc rappeler et confirmer que ce qui était dû est à présent totalement et définitivement réglé : *meshullam*.
- Mais pourquoi *trois* chiasmes, *trois* Shalom... ?
 - Parce que ce qui a eu lieu ou a été accompli par trois fois est fermement établi et qu'on ne peut le révoquer.
- Un rapport avec le triple reniement de Pierre ?
 - C'est possible. Je vais devoir creuser cette question !
- Tout ceci paraît tout de même assez compliqué...

- Et tout ça n'est rien ! En fait, les rapports établis, d'une part, entre le X et le salut, et, d'autre part, entre le X et la Croix, trouvent leur origine dans l'Ancien Testament : plus précisément dans le livre d'Ézéchiél et dans son exégèse. Le livre de l'Apocalypse en garde clairement la trace. Vous n'ignorez sans doute pas que le nombre 666, dont il est également question dans cet écrit, correspond au signe de la bête...
- Évidemment non.
 - Mais saviez-vous que le sceau salvifique de Dieu, dont il est aussi fait mention, n'est rien d'autre qu'un X ?
- Vous voulez dire un Khi ?
 - Oui et non. D'un côté, la lettre grecque Khi (X), initiale de Christ. Mais, d'un autre côté, la lettre hébraïque Taw, devenue T – *Tau* – chez les Grecs, et qui signifie « signe » en hébreu. Dans l'ancienne écriture hébraïque (paléo-hébreu/phénicien), cette lettre avait elle aussi la forme d'un X.
- Vous parlez de la dernière lettre de l'alphabet hébraïque ?
 - C'est bien ça. Le Taw renvoie à la fois au salut et à la Croix mais également à Dieu lui-même.
- Pourquoi ça ?
 - Car si, en grec, Dieu est l'Alpha et l'Oméga, en hébreu, la langue de la Bible, il est l'Aleph et le Taw, c'est-à-dire « le principe et la fin ».
- Et y a-t-il également un rapport avec le *signe de croix* ?
 - Il y en a un. Ce signe en X, symbole de salut, et qui remonte au livre d'Ézéchiél, était d'utilisation courante dans l'Église des premiers siècles, y compris chez les Juifs convertis. Lors du baptême, on procédait à une triple immersion, à une onction d'huile, et ce signe était tracé sur le front du

nouveau baptisé. Les chrétiens ont longtemps porté une croix de ce type peinte en rouge ou tatouée au milieu du front. Elle était à la fois pour eux signe de Salut et de reconnaissance.

- Il ne s'agissait pas plutôt, en ce cas, d'une croix latine ou d'une croix en T ?
 - Vous savez, c'est du pareil au même puisque la lettre T, le Tau des Grecs, avait primitivement la forme d'un X... En définitive, qu'il s'agisse d'un Khi ou d'un Taw, c'est bien toujours le même « chiasme » qui sauve.

LA SOURCE DE JEAN

- Tout cela est fascinant. Mais comment cette ingénieuse idée du chiasme s'est-elle imposée à l'évangéliste ?
 - Situé au cœur d'un macro-chiasme, ce micro-chiasme, qui superpose deux croix, nous fournit du même coup la clé qui nous révèle le lien véritable qui unit Marie de Magdala à Jésus. En Jean 19, 25, l'auteur jongle littéralement avec les personnages, d'abord sans les nommer, puis en donnant leur nom de façon inversée, ce qui crée l'illusion – du fait de « l'effet miroir » – qu'ils sont deux fois plus nombreux.
- Il faut reconnaître que l'illusion est totale !
 - C'est une construction non seulement particulièrement réussie mais singulièrement originale. D'une part, cette figure n'est théoriquement perceptible que pour celui qui est déjà dans la confiance. D'autre part, une fois identifiée, elle s'imprime aussitôt dans l'esprit du lecteur à tel point qu'il ne lui est plus possible de l'ignorer. Elle s'impose désormais à lui comme une évidence...

- Et connaît-on d'autres exemples de chiasmes du même genre ?
 - Non, justement. Le cas échéant, il n'aurait pas fallu attendre aussi longtemps pour en comprendre le mécanisme. En fait, Jean 19, 25-27 se présente comme l'accomplissement d'une série de prophéties. Dans ce passage l'atmosphère est « testamentaire » : Jésus mourant prend des dispositions concernant les personnes proches qu'il laisse derrière lui. Or ce tableau en rappelle un autre...
- Lequel ?
 - Le récit de la mort de Jacob rapporté dans le Livre de la Genèse. Avant de rendre l'âme, Jacob insiste pour bénir ses deux petits-fils Manassé et Éphraïm, les deux fils de Joseph. Or ceux-ci sont alors placés de part et d'autre de Jacob : le premier – l'aîné – à sa droite, le second – le cadet – à sa gauche. Mais Jacob bouleverse l'ordre établi. Il décide, contre toute attente, de les bénir en croisant les bras. Ce faisant, le patriarche dessine alors un X avec ses bras, littéralement, un « chiasme ».
- Mais dans le récit de Jacob il y a quatre personnages...
 - Dans le récit de Jean également : Jésus se trouve au centre. Sa mère et sa tante sont placées de part et d'autre et le « disciple bien-aimé », l'évangéliste Jean d'après la tradition, est situé en léger hors-champ, tout comme Joseph dans le récit de la mort de Jacob.
- Ne peut-il s'agir d'une, hum... coïncidence ?
 - Encore ! Voyons... C'est forcément dans cet épisode que Jean trouve sa source d'inspiration. Dans les deux cas le personnage central est à l'agonie et les deux tableaux montrent pareillement une scène d'adoption. De même

qu'Éphraïm et Manassé deviennent fils de Jacob, « le disciple que Jésus aimait » devient fils de Marie et Marie devient donc sa mère :

« Femme (A),

Voici ton fils (B) ».

Puis il dit au disciple (B) :

« Voici ta mère (A) ».

- Et dans les deux cas, cette adoption passe par un X...
 - Exactement. Remarquez bien que le verbe hébreu *sikel* présent dans le récit de Jacob, avec ce sens précis de « croiser », ne se rencontre nulle part ailleurs dans l'Ancien Testament. C'est ce qu'on appelle un *hapax* absolu. On peut donc comprendre que les auteurs chrétiens des premiers siècles aient eux aussi vu dans ce geste si singulier de Jacob une préfiguration de la Croix du Christ, à savoir un Taw et/ou un Khi...

L'ÉTERNELLE PRÉSENTE

- Votre démonstration me paraît plutôt convaincante mais une question m'embarrasse cependant : puisque, pour Jean, Marie de Magdala est bien la mère de Jésus, pourquoi ne le dit-il pas *clairement* ? Et pourquoi, surtout, les autres évangélistes n'en disent-ils rien ?
 - Cela fait deux questions en une. Je crois avoir déjà partiellement répondu à la première. Quant à la seconde : si les évangélistes et leurs premiers destinataires tenaient cette identification pour acquise quelle raison auraient-ils eue d'être plus précis ? A-t-il jamais été besoin de préciser que,

dans les évangiles, « Jésus » et « Jésus *le Nazaréen* » (ou Jésus *de Nazareth*) sont un seul et même individu ?

- Non, évidemment...
 - Évidemment pour nous, aujourd'hui comme hier. Mais on peut tout à fait admettre qu'il en était exactement de même à l'époque dans le cas de « Marie » et de « Marie *la Magdaléenne* » (ou Marie *de Magdala*). Il ne faut pas perdre de vue que les évangélistes ne s'adressent pas à un public du XXI^e siècle. Dans leurs écrits, comme dans tout document d'époque, la part d'implicite est importante. Or, tout indique que, dans les évangiles, Marie *de Magdala* n'est rien d'autre que la forme complète du nom de la mère du Nazaréen.
- N'est-ce pas ce qu'en rhétorique on a coutume d'appeler un « argument par le silence » ?
 - Il va de soi que l'absence de preuve ne vaut pas preuve. Mais il faudrait plutôt parler ici de preuve indirecte que d'argument *e silentio* car non seulement aucun indice relevé dans les évangiles n'y contrevient mais toutes les données dont nous disposons vont dans le même sens : le portrait d'ensemble ainsi affiché est d'une parfaite cohérence.
- Je veux bien l'admettre.
 - Cependant, il y a sans doute autre chose...
- Quoi donc ?
 - Contrairement aux autres évangélistes, Jean propose un plan rapproché, intimiste : il ne mentionne que celles qui, lors du dernier soupir, sont présentes *au pied même* de la Croix. Il s'agit de la mère et de la tante de

Jésus. Jean, « le disciple bien-aimé », se fait ici l'écho de la « tradition familiale ».

- Et les autres évangélistes ?
 - Ils mentionnent également la présence des deux femmes mais sans préciser le lien de parenté qui les unit à Jésus. Chez eux, la scène est vue de loin : le groupe est plus étendu et les femmes se tiennent à distance. Surtout, ils ajoutent à cette liste une certaine Salomé : la mère de Jacques et Jean, deux des trois principaux apôtres. Marc, Matthieu et Luc se rattachent ici à un autre ensemble de traditions, transmises par les disciples, et que l'on peut regrouper sous l'intitulé de « tradition apostolique ».
- Ce pourrait être la raison pour laquelle aucun des évangélistes, hormis Jean, ne précise que Marie de Magdala et la mère de Jésus ne font qu'une ?
 - Une des raisons. Les représentants de la tradition apostolique ont fait le choix de ne conserver dans leur relation que la trame du récit, au détriment de détails jugés superflus, voire encombrants, sur les liens familiaux unissant certains protagonistes. Ce qui importe pour eux c'est qu'une femme, Marie de Magdala, présente lors de la Passion et de la mise au tombeau, ait été témoin de la Résurrection.
- L'apôtre Paul, lui, s'abstient carrément d'en parler !
 - Oui, comme nous l'avons vu, la branche la plus radicale, illustrée par Paul et la finale primitive de Marc, omettait même ce précieux témoignage ! Toujours est-il que pour les tenants de la tradition apostolique, donc, l'identité précise de certains personnages – surtout féminins – passe au second plan : c'est l'action qui prime.
- Et les autres raisons ?

- Nous les avons déjà évoquées : le problème posé, à cette époque, par la valeur du témoignage d'une femme, et *a fortiori* s'il s'agit d'une proche parente du principal intéressé ! Bref, les raisons ne manquent pas pour expliquer cette singulière discrétion des évangélistes...
- Il reste malgré tout un dernier problème.
 - Lequel ?
- Si Marie de Magdala est bien la mère de Jésus, comment l'évangéliste Luc a-t-il pu dire que de celle-ci « étaient sortis sept démons » ? Ça me paraît inconcevable.

LES SEPT DÉMONS DE MARIE DE MAGDALA

- Vous posez là une excellente question : comment concevoir, même un court instant, que celle qui allait devenir un jour officiellement la propre « Mère de Dieu » ait pu avoir été « possédée » ?
- Cela ne choque peut-être pas l'historien que vous êtes mais c'est théologiquement inacceptable.
 - Mais encore faut-il croire aux démons !
- C'est vrai.
 - D'ailleurs, d'après le pape Grégoire le Grand lui-même ces sept démons de la Madeleine auraient représenté tous les vices.
- Les sept péchés capitaux ?
 - En quelque sorte. L'explication se fonde sur une ancienne tradition selon laquelle vices et péchés étaient personnifiés. On les nommait les « sept esprits d'égarement » et celui de la luxure occupait alors la première place.
- Quel rapport ici avec la mère de Jésus ?

- En vérité : aucun ! Mais rappelez-vous que le pape Grégoire, lui, confondait Marie de Magdala avec la pécheresse anonyme de Luc, une femme dont on ne savait rien mais qui fut rapidement promue au rang d'ex-prostituée repentie.
- Alors nous ne sommes guère plus avancés...
 - Cette exégèse présente tout de même un intérêt.
- Lequel ?
 - On peut voir que, dès la fin du VI^e siècle, un pape pouvait librement professer que les démons de la Madeleine n'étaient pas des démons au sens conventionnel du terme. C'est déjà un premier pas.
- Où voulez-vous en venir ?
 - Selon plusieurs spécialistes actuels, Marie de Magdala aurait simplement souffert d'une forme de maladie mentale. En Orient, à l'époque évangélique et plus tard, quand une pathologie physique et/ou psychique – le plus souvent inexplicable – était impressionnante dans ses manifestations, on parlait alors facilement de possession démoniaque.
- Mais si Marie de Magdala est la mère de Jésus, cette explication ne me semble pas plus satisfaisante que la précédente...
 - Je suis bien d'accord avec vous... Mais d'autres savants ont proposé d'y voir plutôt une maladie incurable ou difficile à guérir. Une pathologie suffisamment *redoutable* que le rédacteur évangélique aurait, pour cette raison même, mise sur le compte de « sept démons »...
- Oui, mais... laquelle ?
 - Malheureusement, toutes les tentatives pour l'identifier se sont soldées par un échec.

- Pourquoi donc ?
 - Car aucune des explications avancées jusqu'ici ne permet de répondre à la question essentielle : Pourquoi *sept* démons ?
- Et vous, qu'en dites-vous ?
 - En fait, les « heptades démoniaques », ou groupes de sept démons, trouvent leur origine dans la mythologie de l'ancien Orient. On croyait que ces entités maléfiques attaquaient les humains en leur infligeant des fièvres mortelles. Il y est d'ailleurs fait allusion dans l'Ancien Testament...
- Vraiment ?
 - Ce sont ces « sept fléaux » dont Dieu menace les Hébreux qui ne mettraient pas ses commandements en pratique. Il en est également question dans les évangiles, dans une parabole rapportée par Luc et Matthieu. Ces démons de la fièvre sont encore mentionnés dans un fragment de rouleau retrouvé à Qumrân, dans le Talmud et dans d'autres documents anciens.
- Il s'agit donc de *démons de la fièvre* ?
 - La fièvre était considérée comme une divinité ou un « démon » dans tout le Moyen-Orient et dans le bassin méditerranéen, y compris à Rome où un temple lui était consacré.
- Mais la fièvre n'est pas une maladie, elle n'en est qu'un des signes cliniques.
 - Vous avez raison. Mais on confondait alors communément maladie, symptôme et signe clinique.
- Et quelle pathologie aurait été susceptible de provoquer cette fièvre ?
 - La maladie la plus répandue au monde : le paludisme. C'est la principale cause des fièvres.
- À cette époque aussi ?

- À cette époque et dans ce milieu. La preuve : c'est l'affection la plus fréquemment mentionnée à la charnière de l'Antiquité et du Moyen âge dans une série d'amulettes retrouvées en Palestine. Et on peut voir, justement, que les talismans en question avaient précisément pour fonction de conjurer nos redoutables « entités de la fièvre ».
- Et il est également question de paludisme ou de malaria dans le Nouveau Testament ?
 - Oui, mais pas sous ces noms, évidemment. Le mot « paludisme », dérivé du latin *paludis*, « marais », est un terme relativement récent. Il en est de même du substantif « malaria », qui vient de l'italien, et qui renvoie au « mauvais air » émanant des marécages. Dans le Nouveau Testament, il est seulement question de « fièvre » ou de « grande fièvre ».
- Et l'on est sûr qu'il s'agit du paludisme ?
 - C'est la moins mauvaise explication. On sait que, jusqu'au début du XX^e siècle, les régions marécageuses du Jourdain et des bords du lac de Tibériade – où Jésus exerça son ministère – étaient propices au paludisme. La belle-mère de Pierre en était vraisemblablement atteinte et d'aucuns ont même supposé, pour expliquer sa faible résistance sur la Croix, que Jésus en avait lui-même souffert. Paul aussi, sans doute, qui souffrait d'un mal chronique...
- La fameuse « écharde dans la chair » ?
 - Tout à fait. Quand l'Apôtre aborde la question, il évoque justement un « ange de Satan chargé de le souffleter ». Et il loue d'ailleurs les Galates, témoins d'une de ses crises, de s'être abstenus de « cracher » devant lui : une forme de conjuration censée les protéger du démon qui le tourmentait.

- Dans la mentalité de l'époque, qui dit « maladie » dit forcément « démon » ?
 - La règle n'est pas aussi stricte. Mais, sur ce point, Luc se présente justement comme un cas à part. C'est chez cet évangéliste que la tendance à mettre sur le même plan « mauvais esprits » et « maladies », et à confondre « possessions » et « affections physiques » est la plus développée. D'ailleurs, concernant Marie de Magdala, et les femmes qui suivaient Jésus, il n'établit pas non plus de nette distinction entre « esprits mauvais » et « affections ». Le cas de la guérison de la belle-mère de Pierre est, à ce titre, particulièrement éclairant. Il est rapporté aussi bien par Matthieu, Marc que par Luc.
- Elle était « fiévreuse » ?...
 - Oui. Mais sa guérison n'est pas relatée dans les mêmes termes par les trois évangélistes. Chez Luc, Jésus exorcise littéralement la belle-mère de Pierre en proie à une forte fièvre. Il est alors le seul à parler de « grande fièvre » et à utiliser le verbe *epitimaô* qui signifie « menacer », « réprimander » : c'est le verbe ordinairement utilisé par les évangélistes lorsque Jésus pratique un exorcisme ou admoneste un possédé. Chez Luc donc, Jésus s'adresse clairement à la fièvre comme à un démon lors d'un exorcisme.
- Et chez les autres évangélistes ?
 - Marc et Matthieu, contrairement à Luc, ne semblent pas confondre « démon » et « fièvre ».
- Et Jean ?
 - Jean est un cas à part. Alors que, dans les évangiles synoptiques, les exorcismes sont monnaie courante, chez Jean, Jésus ne croise jamais *aucun possédé* et ne pratique absolument *aucun exorcisme*.

- Ça alors... Jean ne croit donc pas aux « démons » ?
 - Disons qu'il a une autre vision des choses. Chez Jean, Satan est maître du monde et son influence sur les hommes se manifeste au quotidien. Mais pas au travers de la possession.
- Et ces supposés démons de la fièvre sont-ils nommés par Luc ?
 - Oui et non. Vous savez, la plupart du temps, les démons orientaux portent simplement le nom de l'affection, du symptôme ou du signe clinique qui leur est associé : « Esprit muet et sourd », par exemple. Chez Luc, Jésus conjure une « grande fièvre » ce qui doit également correspondre à la traduction de son nom...
- Et donc Marie de Magdala aurait été guérie du paludisme ?
 - Guérie ou soulagée, je l'ignore. Le paludisme est une maladie grave, potentiellement mortelle, dont on connaît plusieurs formes et qui se manifeste notamment par des fièvres, des tremblements, voire des convulsions qui peuvent être fatales : elle est aujourd'hui responsable de centaines de milliers de décès chaque année. Mais, surtout, il ne faut pas oublier que cela fait à peine plus de cent ans que l'on sait que c'est en réalité un moustique qui en est le vecteur.
- C'est donc une découverte relativement récente...
 - Absolument. Aussi, dans la mesure où, dans l'ancien Orient, et dans la Bible même, les démons de la fièvre étaient au nombre de sept, où Luc est également le seul évangéliste à assimiler « démon » et « fièvre », et où il est encore le seul (si je fais abstraction de la *finale de Marc* qui est postérieure à la rédaction de cet évangile) à préciser que de Marie de Magdala « étaient sortis sept démons », on peut facilement admettre que

nos fameux démons lucaniens ne sont rien d'autre qu'une impressionnante et morbide manifestation du paludisme.

- Mais Luc rapporte-t-il l'épisode de la guérison de Marie de Magdala ?
 - Non. Luc s'abstient de rapporter l'« exorcisme » à l'issue duquel Marie aurait finalement été « libérée » de cette fameuse « heptade démoniaque ». Mais il faut bien voir, d'ailleurs, qu'à aucun moment il ne nous dit que la victime avait, littéralement, été « possédée ». Il se contente d'une périphrase : « de laquelle étaient sortis sept démons ».
- Et ça fait une différence ?
 - Sans aucun doute, dans la mesure où toute affection avait potentiellement une origine démoniaque et où c'est Luc qui s'exprime... Remise dans son contexte lucanien et traduite en langage matthéen, marcien, voire johannique, une telle formulation prend alors un sens beaucoup moins dramatique et, surtout, moins phénoménal. Elle signifie alors, plus prosaïquement : « dont le mal avait été chassé ».

DÉMON OU DAÏMON ?

- Admettons que vous ayez raison. Cette histoire de démons a tout de même dû embarrasser considérablement les chrétiens des premiers siècles !
 - Vous voulez parler de tous ceux qui n'ignoraient pas que Marie de Magdala n'était autre que la mère de Jésus ?
- Oui.
 - Vous avez raison. On peut d'ailleurs même dire que notre verset de Luc – relayé par Marc 16, 9 – est en grande partie responsable de la schizophrénie

dont a été frappé le personnage de Marie-Madeleine depuis bientôt deux millénaires. Car comment admettre que la mère de Jésus ait pu avoir été « possédée » ?

- Alors ?...
 - La plupart des auteurs anciens se sont simplement abstenus d'aborder la question. Quelques-uns ont prétendu qu'il s'agissait d'une autre « Marie de Magdala ». D'autres n'ont pas hésité à trahir le texte en l'identifiant à « Marie de Jacques ». Certains, plus subtils, ont même compris « démons » dans un sens positif...
- Comment cela ?
 - En grec classique, le mot *daïmôn* n'a pas de connotation péjorative. Il peut s'agir d'un génie ou d'un dieu. Souvenez-vous du démon de Socrate...
- Son ange gardien, en fait.
 - Exactement ! De même, selon certains chrétiens empreints de gnosticisme, Marie de Magdala aurait tout simplement reçu en elle – et engendré – « les sept éons en une créature unique », autrement dit : Jésus.
- Le « dieu » par excellence...
 - Si l'on veut. Mais, quoique ingénieuses, ces solutions palliatives, fragiles et peu crédibles, n'offraient néanmoins que des réponses superficielles et dérisoires à un problème profond devenu, avec le temps, pratiquement insoluble...

MARIE DE MAGDALA COMPAGNE DE JÉSUS ?

- Vous venez de faire allusion aux sources gnostiques. Mais, dans ces documents justement, Marie de Magdala n'est-elle pas présentée comme la femme de Jésus ?
 - Il convient d'abord de préciser que, dans les écrits gnostiques ou assimilés, le nom complet « Marie de Magdala » est assez peu mentionné. Le plus souvent, il est simplement question de « Marie ». Or, les spécialistes de ces textes s'opposent concernant l'identité de celle-ci. D'aucuns affirment qu'il s'agit de Marie de Magdala tandis que d'autres assurent qu'il s'agit, au contraire, de la mère de Jésus.
- Est-il possible de les distinguer ?
 - La plupart des spécialistes défendent l'idée que lorsqu'il est question de *Maria* dans ces documents, il s'agit de la mère de Jésus ; tandis qu'ils considèrent, au contraire, que la forme *Mariam* (ou ses dérivés : *Mariham*, *Mariamme*) renvoie préférentiellement à « Marie-Madeleine ».
- Et qu'en est-il ?
 - Ce postulat est faux. Dans les évangiles, la mère de Jésus est beaucoup plus souvent appelée *Mariam* que *Maria* (dans le texte grec). Pour Marie de Magdala, c'est l'inverse : elle est plus souvent nommée *Maria* que *Mariam*. Il en est exactement de même chez les Pères de l'Église des premiers siècles. En fait, *Maria* n'est que la forme grecisée de *Mariam*. C'est aussi la raison pour laquelle tous les personnages évangéliques que nous appelons « Marie » peuvent aussi bien être appelés *Maria* que *Mariam*. Dans sa traduction latine de la Bible, la *Vulgate*, Jérôme utilise toujours la forme *Maria* quand il se réfère aussi bien à Marie de Magdala

qu'à la mère de Jésus. Dans les versions syriaques, toutes deux sont appelées *Mariam*.

- Alors qui donc est cette Marie des écrits gnostiques ?
 - La réponse est élémentaire. Il s'agit à la fois de Marie de Magdala *et* de la mère de Jésus : c'est le même personnage. Vouloir à toute force les distinguer revient ni plus, ni moins, à s'opposer sur la question de savoir si c'est plutôt « bonnet blanc » ou « blanc bonnet »...
- Auriez-vous un exemple précis ?
 - Prenons la *Pistis Sophia*. Il s'agit d'un ouvrage de 354 folios rédigé en copte et découvert en Égypte en 1773. Sa rédaction pourrait remonter au début du III^e siècle. On y croise plusieurs personnages féminins du nom de Marie : la mère de Jésus, Marie de Magdala et « l'autre Marie », autrement dit la mère de Jacques et Joses.
- *Alias* Marie femme de Clopas.
 - C'est cela. Or, le personnage féminin central est lui aussi nommé « Marie », sans autre précision. De laquelle s'agit-il ? Si l'on examine ce document avec attention, on constate, en fait, que Marie mère de Jésus et Marie de Magdala ne sont jamais présentes simultanément. L'explication la plus évidente, et qui a jusqu'ici échappé à tous les commentateurs, est qu'il s'agit, en fait, d'un seul et même personnage. Il n'y a donc en réalité dans la *Pistis Sophia* que deux personnages nommés Marie : la mère de Jésus et « l'autre Marie ». Et il en est de même dans tous les textes gnostiques ou assimilés qui nous sont parvenus.
- On lit pourtant dans l'*Évangile selon Marie* :

Pierre dit à Marie : – Sœur, nous savons que le Sauveur t'aimait plus qu'aucune autre femme...

S'agit-il également de sa mère ?!

- Mais oui. Relisez bien la totalité du passage en le resituant dans son contexte. Vous verrez qu'il est bien question ici de la mère de Jésus *alias* Marie de Magdala. Les dialogues de révélation gnostiques ont pour cadre l'après-Résurrection. Tous prétendent apporter de nouvelles révélations de Jésus et leur principal enjeu est de convaincre le lecteur, ou l'auditeur, de la véracité de celles-ci. C'est pourquoi tous disent dépendre du témoignage de la propre mère du Sauveur missionnée par son Fils car supposée gardienne de ces prétendus mystères.
- Le cas échant, pourquoi, dans l'*Évangile selon Philippe*, Marie est-elle appelée la « compagne » de Jésus ?
 - *Compagne* ne veut pas nécessairement dire *épouse*. Le mot traduit ici du copte est un emprunt au grec *koinônos* qui désigne celui « qui à part à », « qui s'associe à », et donc le « compagnon », sans connotation sexuelle au départ. De toute façon, dans ce type d'écrit, même le mot « épouse » ne veut pas forcément dire « épouse » au sens charnel du terme !
- Ah oui... l'Église aussi, depuis son origine, est qualifiée d'« épouse » du Christ.
 - Et Marie n'est-elle pas, elle-même, considérée comme la « figure » de cette même Église ? Dans cette perspective spirituelle la mère de Jésus est donc bien, elle aussi, « l'épouse » du Christ.
- Euh... vous n'allez pas un peu loin ?
 - Mais pas du tout. Pour les gnostiques, en tant que modèle, Marie ne peut être la compagne de Jésus que dans un sens de complémentarité spirituelle :

elle est son « double féminin ». Elle et Jésus sont des « âmes sœurs ». Dans l'*Évangile selon Philippe*, auquel vous venez de faire référence, on lit d'ailleurs également aussitôt après :

Car Marie est sa sœur, sa mère et sa compagne.

- Les trois à la fois ?
 - Ce genre de formule, qui peut sembler insolite, n'a évidemment de sens qu'au plan spirituel. Mais elle n'est pas typiquement gnostique. Vers la même époque, Saint Éphrem de Nisibe, qui n'a rien d'un hérétique, dit *exactement* la même chose de la Vierge Marie. Elle est à la fois, expose-t-il, « la sœur, la mère et l'épouse » de Jésus. Or je vous rappelle que pour ce Père de l'Église syriaque, Marie de Magdala *est* la mère de Jésus.
- Qu'est-ce que ça signifie ?
 - L'idée est que Marie bénéficie de tout l'amour que Jésus peut lui porter. Il n'est pas uniquement comparable à celui qu'un fils porte à sa mère, ou qu'un frère porte à sa sœur, ou qu'un mari porte à sa femme. Il est les trois à la fois. C'est cette idée d'amour total que l'on retrouve dans l'*Évangile selon Philippe*. Et c'est aussi pourquoi on peut lire dans l'*Évangile selon Marie* que Jésus aimait Marie « plus qu'aucun des disciples » et « plus qu'aucune autre femme »...

LE BAISER DE JÉSUS À MARIE

- Reste tout de même un léger problème...

- Lequel ?
- On lit également dans l'*Évangile selon Philippe* :

La compagne du Fils est Marie-Madeleine. Le Seigneur aimait Marie plus que tous les disciples ; il l'embrassait souvent sur la bouche.

C'est l'un des deux passages sur lesquels s'appuie l'auteur du *Da Vinci Code* pour faire de Marie de Magdala la compagne de Jésus. Que répondez-vous à ça ?

- Pour être précis, c'est l'un des deux *seuls* passages utilisés par Dan Brown, avec celui cité plus haut tiré de l'*Évangile selon Marie*...
- Cette fois le texte paraît sans ambiguïté...
 - Mais quelques précisions s'imposent quant à la nature exacte du « baiser ». Pour commencer, saviez-vous que le mot « bouche » ne figure pas dans le manuscrit copte ?
- Non.
 - En fait, le texte présente une lacune à cet endroit. On suppose que c'est bien *ce mot* qui figurait dans le manuscrit mais nous n'en avons pas l'absolue certitude. D'autres parties du corps ont d'ailleurs été proposées avec plus ou moins de vraisemblance : « les pieds », « la joue », « le front », « la main »... Autant d'alternatives bien moins équivoques et peu susceptibles, en tout cas, de nourrir une quelconque intrigue romanesque, n'est-ce pas ?
 - Certes. Si Jésus n'a fait qu'embrasser Marie-Madeleine sur le front ou la joue, ça n'a plus rien d'un scoop.
 - Mais notre lectorat, je crois, est un peu plus exigeant. Il ne se satisfait pas des montages mal ficelés et des réponses toutes faites...

- J'espère bien ! Pourtant, vu le contexte, « la bouche » paraît bien être ici l'option la plus vraisemblable, non ?
 - Oui. Il s'agit bien, vraisemblablement, de la bouche.
- Ah ! Alors ?
 - Alors... tout est encore une fois question de contexte. Pour les gnostiques, le baiser est le signe d'une intimité spirituelle et non pas charnelle. En tant qu'échange de souffle, il marque la communion et la régénération spirituelle réciproque. Dans l'*Évangile selon Marie*, après le départ définitif du Ressuscité, c'est Marie elle-même qui va vers les disciples désemparés et qui leur donne à tous un baiser sur la bouche. Le baiser était communément pratiqué au sein des communautés gnostiques, mais il en était de même dans les premières communautés chrétiennes.
- Un baiser... sur la bouche ?
 - Parfaitement. Celui-ci s'échangeait après la prière commune au moment de l'eucharistie. Le baiser était initialement le signe de l'appartenance à une même famille et c'était aussi une marque d'amitié et d'estime. Voyez le livre des Proverbes :

Il met un baiser sur les lèvres, celui qui répond franchement.

Dans cette perspective, le baiser de Judas est, dans les évangiles, le signe non équivoque de la trahison suprême !

- Judas aussi embrasse Jésus sur la bouche ?
 - Bien sûr. Vous pensiez peut-être qu'il lui faisait « la bise » ? Il faut toujours s'efforcer de resituer les choses dans leur contexte.

- Et pour ce qui est du baiser entre un homme et une femme ?
 - Il en était de même, sous certaines conditions. Mais en dehors de l'Église et de certains cercles ou communautés, celui-ci était réservé aux membres d'une même famille. Il signait la parenté par le sang. Ainsi les frères embrassaient-ils communément leurs sœurs, les pères, leurs filles, les fils, leur mère et réciproquement. Dans la *Seconde apocalypse de Jacques*, un autre écrit gnostique, c'est son « frère » Jacques que le Ressuscité embrasse sur la bouche. Et dans l'*Évangile selon Marie*, c'est tout simplement sa mère.
- Comment en être certain ?
 - Chez Jean, au moment où Marie de Magdala reconnaît le Ressuscité, celui-ci s'exclame :

Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père. Mais va trouver mes frères...

Ce passage a fait couler beaucoup d'encre. Selon une ancienne tradition, Marie était alors simplement désireuse d'embrasser son fils. C'est ce que nous dit saint Éphrem :

Quand sa mère le vit, après sa victoire sur les enfers, elle voulut l'embrasser maternellement.

L'*Évangile selon Marie* se fait simplement l'écho de cette tradition.

- Il est bien question, chez Éphrem aussi, de baiser *sur la bouche* ?

- Il est question ici d'étreinte maternelle. Mais, à cette époque, les deux allaient de pair. D'ailleurs, nous disposons encore d'autres témoins coptes qui attestent de la vigueur passée de cette tradition et qui n'ont encore jamais été versés au dossier.
- Des textes connus ?
 - Non, pas vraiment... jusqu'ici en tout cas. Dans un fragment d'évangile rédigé en copte dont le titre est perdu – peut-être l'*Évangile de Gamaliel* – publié en 1904 sous le titre *Évangile des douze apôtres*, voici comment est relatée l'apparition du Ressuscité à Marie de Magdala, sa propre mère dans le récit :

Marie ouvrit ses yeux, car ils étaient abaissés pour ne pas regarder sur terre à cause des scandales. Elle lui dit avec joie : « Maître, mon Seigneur, mon Dieu, mon fils, tu es ressuscité, bien ressuscité ». Elle voulait le saisir *pour le baiser sur la bouche*. Mais lui l'en empêcha et la pria, disant : « Ma mère, ne me touche pas. Attends un peu [...] Maintenant donc, ô ma mère, hâte-toi d'avertir mes frères et de leur dire... »

- C'est sans équivoque !
 - Cette tradition se retrouve notamment dans une série de textes coptes faussement attribués à Cyrille de Jérusalem :

Il lui dit : « Mariham ! » Elle reconnut que c'était son fils et voulut l'embrasser, s'exclamant en hébreu : « Rabboni » (qui se traduit par « Maître »). Elle courut à sa rencontre, désireuse, dans sa joie, de

l'embrasser et de baiser sa bouche – puisque aucun être humain ne serait capable de réfréner sa joie dans un moment pareil ! – mais lui voulut la retenir et lui dit : « Ne me touche pas... »

Et encore, c'est Marie qui parle :

J'étais si heureuse que je m'approchai pour l'embrasser *selon mon habitude*. Lui me dit : « Ne me touche pas... »

Et il y en a d'autres...

- C'est à peine croyable !... Mais sait-on pourquoi Jésus refuse cette maternelle étreinte ?
 - Sans doute qu'avant d'accepter celle de sa mère terrestre, le Ressuscité doit-il d'abord monter au Ciel pour recevoir cette marque d'affection de son Père céleste. C'est ce qui ressort, du moins, d'un autre témoin copte – le *Livre de la Résurrection de Barthélemy* – où l'on peut lire qu'après être apparu à sa mère :

Le Sauveur s'en alla et s'éleva dans les cieux [...] Le Père sur son trône *embrassa* son fils bien-aimé. Il plaça sur sa tête une grande couronne de gloire et de bénédiction, etc.

- Voilà qui met en tout cas un terme définitif au débat sur la question de la véritable identité de la Marie des sources gnostiques qui divise depuis des décennies les spécialistes de ces textes !

- Il n'y avait alors, d'une part, rien de plus naturel pour une mère que d'embrasser son fils *sur la bouche*. D'autre part, un tel élan spontané d'amour et de joie trouve parfaitement sa place dans le cadre narratif de l'épisode évangélique. Si Marie veut embrasser Jésus, c'est parce que c'est son propre fils et qu'elle le croyait à jamais disparu. L'*Évangile selon Marie*, qui fait de sa mère une privilégiée du fait qu'il « l'embrassait sur la bouche » et qu'il « l'aimait plus que toute autre », se rattache tout simplement à cette tradition.

LE PSEUDO-ÉVANGILE DE LA FEMME DE JÉSUS

- Et que pouvez-vous nous dire sur ce fragment de papyrus récemment publié que l'on a surnommé « l'Évangile de la femme de Jésus » et dans lequel Jésus s'adresse à Marie en l'appelant « sa femme » ?
 - Le prétendu *Gospel of Jesus's Wife* ? Rien de plus que ce qu'on sait déjà. Christian Askeland, de l'Indiana Wesleyan University, a définitivement démontré qu'il s'agissait d'un faux.
- Et vous vous en doutiez ?
 - Pas vous ? N'en déplaise à Karen Leigh King, l'éditrice de ce texte, il en présentait déjà de façon manifeste toutes les caractéristiques, dont l'absence totale de traçabilité. Et il paraissait évident que son contenu n'avait été rédigé que pour satisfaire aux préoccupations du public actuel. Comme par hasard, la seule véritable nouveauté de ce pseudo-document était les fameux mots : « la femme de Jésus » !
- Quand fait-il son apparition ?

- En 1982. Et ça n'a rien d'une coïncidence ! C'est l'année précise de la parution d'un essai à succès dont l'auteur du *Da Vinci Code* s'est lui-même inspiré : *The Holy Blood and the Holy Grail*, un ouvrage traduit en français l'année suivante sous le titre *L'Énigme sacrée* et qui présente Marie-Madeleine comme la compagne de Jésus.
- Et comment le faussaire a-t-il procédé ?
 - C'est relativement simple. Il s'est d'abord procuré un vieux morceau de papyrus : on en trouve sur les marchés d'antiquités. Il l'a ensuite découpé et réduit aux dimensions d'une carte de crédit.
- Je vois : plus le support est réduit, plus le texte est court et plus il est difficile de démasquer la fraude.
 - Effectivement mais pas seulement : ce découpage avait été habilement réalisé. Il s'agissait également, pour le faussaire, d'empêcher une lecture suivie du texte.
- Et pour l'encre ?
 - Contrairement au support elle est récente. Le faussaire l'a confectionnée lui-même avec de la suie. Mais, bien sûr, la quantité utilisée est trop faible pour permettre une analyse au carbone 14 : la seule qui aurait pu permettre de dater le texte avec précision.
- Mais alors comment notre homme a-t-il été confondu ?
 - Grâce au texte lui-même. Il lui fallait un modèle et c'est ce qui l'a trahi. Il s'est servi de photographies de manuscrits coptes authentiques publiées à son époque (et téléchargeables aujourd'hui en format PDF) : Askeland les a identifiées avec précision. En définitive, toutes ces précautions auront été vaines. Comme l'a dit, ou l'aurait dit, Abraham Lincoln : « On peut

tromper peu de monde pendant longtemps et beaucoup de monde pendant peu de temps, mais on ne peut pas tromper tout le monde tout le temps ».

LE PRÉTENDU « ÉVANGILE PERDU »

- Et que dire alors de *L'Évangile perdu* récemment publié au Royaume-Uni ?
 - *The Lost Gospel* ? Encore une mauvaise plaisanterie !... Le titre de cet essai est volontairement équivoque : on voudrait nous faire croire qu'un évangile perdu aurait été récemment découvert. Mais il n'en est rien.
- De quoi s'agit-il exactement ?
 - Il y a bien un manuscrit mais, d'une part, il ne s'agit pas d'un évangile mais plutôt d'un roman midrashique : la version syriaque de l'apocryphe intitulé *Joseph et Aséneth* (ou *Asnath*) qui est conservée au *British Museum*. D'autre part, son contenu est connu, publié et même traduit depuis bien longtemps...
- Il n'y a donc strictement rien de nouveau ?
 - Rien, si ce n'est l'hypothèse fantaisiste de deux essayistes avides de sensationnalisme. Le roman d'*Aséneth* raconte seulement l'histoire d'amour entre Joseph, le fils de Jacob, et l'Égyptienne Aséneth, la fille de Potiphéra. De leur union naissent deux enfants : Éphraïm et Manassé...
- Les deux fils de Joseph présents au chevet de Jacob ?
 - Les deux mêmes.
- Et quelle est donc cette fameuse hypothèse formulée par les auteurs de *The Lost Gospel* ?

- « Ce que le Vatican redoutait et que Dan Brown n'a fait que deviner devient enfin réalité ! », proclament les deux essayistes à propos de leur prétendue découverte. D'après eux, Joseph et Aséneth seraient des noms de code pour désigner Jésus et Marie-Madeleine...
- Rien de bien sérieux, en somme...
 - Rien puisque la conversion d'Aséneth au « vrai Dieu » – c'est-à-dire, au moment de la rédaction de ce document, au « judaïsme » – est clairement le véritable enjeu de ce roman midrashique...
- Encore une hypothèse oiseuse...
 - Je ne vous le fais pas dire. D'autant plus qu'à présent nous avons acquis la certitude qu'il n'y a jamais eu dans l'église ancienne, ni même en dehors de celle-ci, aucune tradition faisant de Marie de Magdala l'épouse de Jésus. Alors qu'il est possible, en revanche, de citer des dizaines de témoins manuscrits (authentiques ceux-là !), chrétiens et non chrétiens, qui présentent de façon très claire Marie de Magdala et la mère de Jésus comme une seule et même femme.
- J'entends bien. Mais la platitude des faits frappera forcément toujours moins les esprits que les théories à sensation.
 - Cela est bien dit. Mais souvenez-vous de cette phrase d'André-Marie Ampère : « Ne conforme pas tes idées à celles du monde si tu veux qu'elles soient conformes à la vérité ». Il faudrait peut-être enfin cesser de vouloir à toute force enflammer l'imagination avec de supposés documents cachés ou des bibliothèques prétendument interdites d'accès ou encore inviolées. La « vérité », la voici : l'immense majorité des sources sont déjà là,

disponibles, à portée de main et... d'analyse. Pour peu, évidemment, qu'on en ait les moyens et qu'on veuille bien s'en donner la peine...

SALOMÉ DIT À JÉSUS : « TU ES MONTÉ SUR MON LIT... »

- Le fait que Marie de Magdala soit en réalité la mère de Jésus n'est toutefois pas la preuve qu'il était célibataire !
 - Vous avez tout à fait raison. D'ailleurs, quelques auteurs lui avaient déjà trouvé une remplaçante...
- Qui donc ?
 - Une certaine Salomé dont il est question dans les évangiles et dans quelques apocryphes.
- Et que sait-on de précis sur elle ?
 - Ce que nous en avons dit précédemment : cette Salomé, traditionnellement appelée Marie-Salomé, n'est autre que la mère des fils de Zébédée, c'est-à-dire de Jacques et Jean, deux des principaux apôtres. Mais elle ne doit surtout pas être confondue, comme l'ont fait ces mêmes auteurs, avec la princesse Salomé, la fille d'Hérodiade, qui n'était encore qu'une enfant lors du ministère de Jésus...
- Et sur quoi s'appuient donc ces auteurs pour faire de Salomé la compagne de Jésus ?
 - Sur un ou deux passages apocryphes. Dans l'un, l'*Évangile de Thomas*, Salomé dit à Jésus :

Tu es monté sur mon lit et tu as mangé à ma table.

- Et dans l'autre ?
 - Elle est appelée « Salomé la tentatrice ».
- Et que peut-on en dire ?
 - Tout d'abord, que les deux passages invoqués n'ont aucun rapport entre eux. Salomé ne doit son surnom de « tentatrice » qu'à un épisode légendaire rapporté dans un apocryphe bien connu : le *Protévangile de Jacques*. Elle y joue le rôle d'une sage-femme témoin de la virginité de Marie. Comme elle doute de la virginité *post-partum* de celle-ci, elle commet alors un acte sacrilège : elle avance la main pour en avoir le cœur net. Mais le résultat de cet acte impie ne se fait pas attendre : aussitôt, le bras lui en tombe, *littéralement*. Salomé se repent alors et sa main reprend aussitôt sa place, mais le mal était fait : elle avait, comme elle-même le reconnaît, « tenté le Dieu vivant ». C'est ainsi que l'épithète peu flatteuse de « tentatrice » lui est restée attachée...
- D'accord, il s'agit clairement d'un récit légendaire. Et pour le passage de l'*Évangile de Thomas* : « Tu es monté sur mon lit... » ? C'est sans équivoque, non ?
 - Bien au contraire ! Remis dans son contexte, ce *logion* n'a rien de scabreux. Dans l'Antiquité, les deux locutions « monté sur mon lit » et « mangé à ma table » étaient, sinon synonymes, du moins complémentaires.
- Pardon ?
 - Mais oui. Les invités prenaient alors leurs repas en position à-demi allongée sur des sortes de lits à une ou plusieurs places appelés *triclinium*

par les Latins. Quelques passages de la Bible y font d'ailleurs allusion. D'après notre apocryphe, donc, Salomé aurait simplement – tout comme Marthe et Marie dans l'Évangile – invité Jésus à sa table. Une façon de lui faire honneur et, surtout, d'être au plus près de lui pour profiter au mieux de son enseignement : une situation qui rappelle tout à fait le dernier repas de Jésus tel qu'il est rapporté chez Jean et dont notre auteur pourrait bien s'être inspiré...

JÉSUS ÉTAIT-IL MARIÉ ?

- Votre explication est probante. Nombreux sont pourtant les scientifiques qui disent que Jésus était marié. Mais ce sont ceux, évidemment, que cette perspective ne gêne pas d'un point de vue confessionnel...
 - Vraiment ? Alors citez-moi un seul document antique (authentique), qu'il soit d'origine juive, chrétienne, gnostique (*exit* Marie-Madeleine...) ou païenne, qui attribue une compagne à Jésus !
- Je n'en connais pas.
 - Car il n'y en a pas. Les témoins les plus anciens – Tatien, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Méthode d'Olympe... – sont catégoriques. Pour eux, Jésus était célibataire.
- Mais ce sont des auteurs chrétiens. Leur témoignage est non seulement tardif mais orienté.
 - Peut-être bien. Mais, en attendant, ce sont aussi les représentants de la tradition la plus ancienne ! Une tradition à laquelle aucun auteur ancien,

d'ailleurs, y compris parmi les plus farouches adversaires du christianisme, n'a jamais songé à opposer un démenti...

- On s'accorde pourtant aujourd'hui pour dire que c'était alors une obligation pour tout Juif que de prendre une épouse et d'avoir des enfants !
 - Vous voulez bien sûr parler des prescriptions rabbiniques ?
- Oui. Le célibat était condamné par les rabbins.
 - Vous avez raison : et l'absence de descendance, si elle était volontaire, était regardée comme une faute. On lit aussi dans le Talmud qu'un homme doit se marier entre seize et vingt-quatre ans et, de préférence, entre dix-huit et vingt ans. Mais ces prescriptions sont elles aussi tardives.
- Elles n'étaient pas encore en vigueur du temps de Jésus ?
 - Non seulement elles ne l'étaient pas mais ce sont ces mêmes sources rabbiniques qui témoignent que, même dans le judaïsme postérieur à la destruction du Temple (70 de notre ère), le célibat était encore couramment pratiqué. Le Talmud est contraint d'en tenir compte dans sa législation et plus d'un rabbin, dont les noms nous ont été conservés, étaient alors concernés.
- Et, selon vous, les rabbins ne condamnaient pas le célibat ?
 - Cela dépend de quelle époque on parle. Dans la littérature talmudique, on trouve aussi bien des textes qui condamnent le célibat que d'autres qui louent les mérites du rabbin célibataire et chaste. En fait, la pensée rabbinique, héritière du pharisaïsme, a considérablement évolué entre le 1^{er} siècle et le début du Moyen âge. Ce sont surtout les rabbins de Babylone (qui composent leur corpus entre le VI^e siècle et la fin du VIII^e siècle) qui discréditent le célibat.

- Et qu'en est-il exactement du temps de Jésus ?
 - Il convient tout d'abord d'observer que si le « judaïsme » que nous connaissons aujourd'hui se ramène peu ou prou au « rabbinisme », les choses étaient très différentes au 1^{er} siècle de notre ère.
- Il existait plusieurs courants de pensée ?
 - Exactement. Avant la destruction du Second Temple, le judaïsme était éminemment pluriel et il se déclinait en plusieurs « sectes » : Pharisiens, Sadducéens, Esséniens, Baptistes, Thérapeutes... pour ne parler que des plus connues. Non seulement aucune n'exerçait une forme de monopole mais la plupart des Juifs n'adhéraient sans doute à aucune d'elles.
- Et sur la question du célibat ?
 - Il n'y avait pas consensus. Les avis pouvaient considérablement diverger d'un mouvement à l'autre, voire au sein d'un même mouvement.
- Donc le célibat était peut-être condamné par certains ?...
 - Je suis prêt à l'admettre. Mais qu'on me cite alors un seul document *de l'époque* qui le déconsidère !
- Il n'y en a pas ?
 - Moi, en tout cas, je n'en connais aucun. C'est le contraire qu'on observe : dans toutes les sources anciennes qui s'y rapportent, il est mis à l'honneur. Voyez Philon d'Alexandrie qui en loue les mérites. Voyez les Thérapeutes qui sont présentés comme un modèle de sainteté par le même philosophe. Voyez les Esséniens : la plupart vivaient dans le célibat le plus strict et ils sont toujours décrits avec admiration, aussi bien par les auteurs païens de l'époque que par les auteurs juifs.
- C'est vrai. Le célibat des Esséniens est un fait bien connu.

- Mais voyez également ces deux ascètes que sont l'ermite Bannous, un des maîtres de Flavius Josèphe, ou bien encore Jean le Baptiste. Si je déclare que l'un et l'autre étaient visiblement célibataires va-t-on également m'opposer ces fameuses prescriptions rabbiniques qui condamnent le célibat ?
- Sans doute pas...
 - Notez bien qu'au 1^{er} siècle, les adversaires du Baptiste sont minoritaires. Jean passe alors pour un prophète, « un homme juste et saint » aux yeux de la plupart de ses contemporains. Jésus en parle même comme du « plus grand parmi les enfants des femmes » et le présente comme un « nouvel Élie ». Or Élie, justement, de même que son disciple Élisée, étaient connus dans l'ancienne tradition pour être demeurés célibataires. Et, si certains Juifs de son temps s'interrogent pour savoir si le Baptiste ne serait pas le Messie, aucun ne songe, en revanche, à lui faire grief de son mode de vie.
- Mais n'est-ce pas, en fin de compte, l'apôtre Paul qui a introduit le célibat dans le christianisme ?
 - Paul était d'obéissance pharisienne. Il n'introduit aucune nouveauté. Il n'est que l'héritier d'une certaine philosophie de vie. Voyez d'ailleurs l'auteur de l'Apocalypse qui n'a visiblement aucun lien avec Paul. Lui aussi fait pourtant clairement l'apologie de la virginité masculine. Voyez également ce que, selon Matthieu, Jésus lui-même dit : « Il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels à cause du Royaume des Cieux ». De tels propos sonnent clairement comme une apologie de la chasteté et donc du célibat. Ils ne sont pas nés de rien mais sont dans l'air du temps : « Mieux vaut ne pas avoir d'enfants et posséder la vertu », lit-on dans le livre de la

Sagesse de Salomon, un écrit rédigé à peine quelques décennies avant la naissance du christianisme.

- D'après les évangiles, Jésus était suivi par un groupe de femmes. Ne peut-on supposer que l'une d'elle ait été sa compagne ?
 - On peut bien imaginer ce qu'on veut. Mais, le cas échéant, elle resterait une illustre inconnue. Car, hormis sa propre mère, toutes celles qui sont nommées ont déjà un époux, Salomé y compris. Il semble au contraire assez clair que la vie que Jésus mène alors n'est pas compatible avec une vie conjugable. À la question bien connue de Jésus, adressée aux disciples : « Au dire des gens, qu'est le Fils de l'homme ? », ceux-ci lui répondent sans ambages : « Pour les uns, Jean le Baptiste ; pour d'autres, Élie ; pour d'autres encore, Jérémie ou quelqu'un des prophètes ».
- Et alors ?
 - Et alors ce passage, en apparence anodin, est en réalité capital. Il nous livre un indice indirect, mais déterminant, qui a complètement échappé jusqu'ici à la critique...
- Lequel ?
 - Ces trois prophètes, à qui Jésus est ici spontanément identifié, n'ont pas été pris au hasard. Tous trois, selon l'opinion commune de l'époque, étaient demeurés célibataires. Et il en est de même d'Élisée, à qui Jésus lui-même se compare en un autre endroit.
- Peut-être une simple... coïncidence ?
 - Voilà un mot qui vous est cher !
- Je me fais seulement l'avocat du diable.

- Il est bien évident que c'est le mode de vie alors adopté par Jésus qui amène ces comparaisons ! L'opinion de ses contemporains ne se fonde naturellement que sur ce dont eux-mêmes sont témoins. Comment d'ailleurs, après la mort de Jean, un homme ayant charge de famille aurait-il pu passer pour le Baptiste ressuscité ? Qu'on le veuille ou non, au 1^{er} siècle, l'ambiance prophétique et messianique est incontestablement au célibat...
- Ce qui revient à dire que Jésus n'a jamais eu d'épouse ?
 - Tous les éléments directs et indirects dont nous pouvons disposer sur le personnage de Jésus, ainsi que sur le contexte historique et socioculturel dans lequel il se situe, incitent à penser que Jésus n'était pas marié. Et c'est également ce que laisse entendre la tradition la plus ancienne. Aussi, même si ce n'est pas la seule option envisageable, c'est historiquement celle qui paraît, pour l'heure, la plus vraisemblable. Mais un dernier élément doit encore être pris en compte : on pouvait parfois rester longtemps célibataire avant de prendre femme. À ce titre, les règlements rabbiniques qui établissent qu'un homme doit se marier autour de ses vingt ans sont davantage l'expression d'une volonté visant à établir une norme que le reflet d'une réalité vécue. Plusieurs sources indiquent au contraire que l'âge idéal, pour un homme, était compris entre trente et quarante ans. Ainsi peut-on lire dans un autre écrit rabbinique :

Il est courant qu'un homme épouse une femme à l'âge de trente ou quarante ans.

EN GUISE DE CONCLUSION

- Est-ce à dire qu'il va également nous falloir faire table rase de tous les chefs-d'œuvre picturaux qui mettent en présence la Madeleine et la mère de Jésus ?
 - Pas plus qu'il n'est nécessaire de remiser les tableaux de la Cène qui nous montrent Jésus et les apôtres assis autour d'une table.
- Au lieu d'être allongés sur des *tricliniums*.
 - Exactement. C'est là justement tout l'intérêt de l'Histoire, de sa richesse et de son patrimoine...

Février 2017⁵

⁵ Texte revu et corrigé le 31 octobre 2017 (version définitive).

ANNEXES

Tableau 17 Les femmes présentes au Calvaire⁶

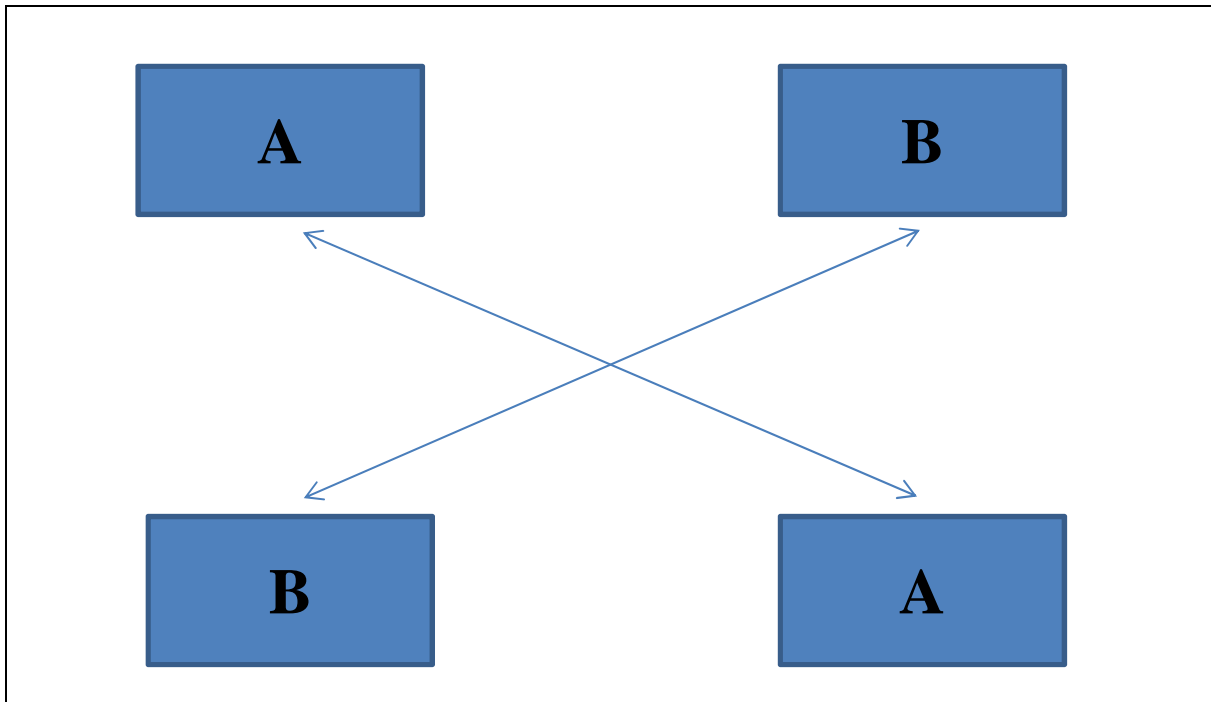
Les femmes au Calvaire				
Plan d'ensemble				Plan rapproché
	Matthieu 27, 56	Marc 15, 40	Luc 23, 49 ⁷ - 24, 10	Jean 19, 25 (ABBA)
1	Marie de Magdala	Marie de Magdala	[Marie la Magdaléenne]	Sa mère, Marie de Magdala
2	Marie, mère de Jacques et de Joseph	Marie, mère de Jacques le Petit et de Josés	↕ [Jeanne, femme de Chouza]	La sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas
3	La mère des fils de Zébédée	Salomé		[Marie, mère de Jacques]
	TRADITION APOSTOLIQUE		TRADITION MIXTE ⁸	TRADITION FAMILIALE

⁶ Tableau n°17 extrait de *Marie appelée la Magdaléenne – I^{er} - VIII^e siècle – Entre Traditions et Histoire*.

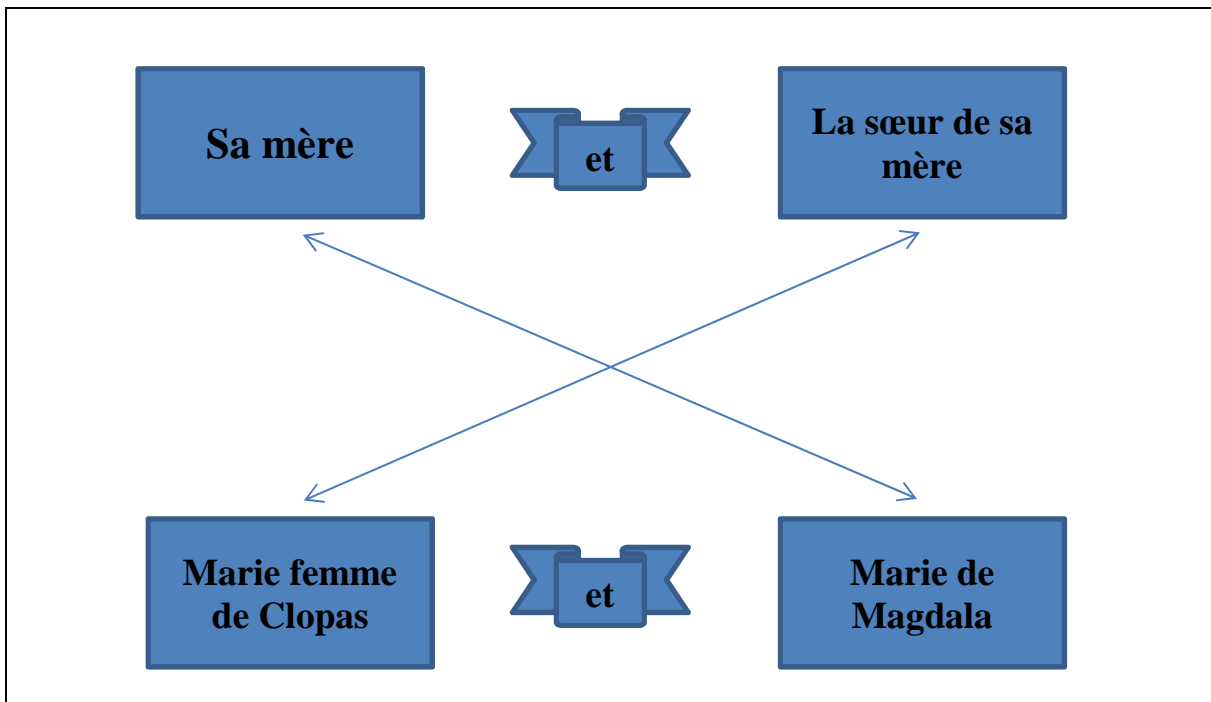
⁷ Lc 23, 49 porte seulement : « Les femmes qui l'accompagnaient depuis la Galilée ». Lc 24, 10 nomme celles qui, parmi elles, lui paraissent les plus importantes (tableau 17, colonne 3). On remarque que la mère des fils de Zébédée (Salomé) n'est pas mentionnée et qu'une certaine Jeanne semble avoir pris sa place. Quoiqu'il s'agisse d'un personnage éminent – elle est l'épouse de Chouza, intendant d'Hérode (Lc 8, 3) – cette Jeanne, citée en deuxième position (toujours après Marie de Magdala : Lc 8, 2-3 ; 24, 10), est ignorée des trois autres évangélistes.

⁸ Voir chapitre XV, note 44.

CHIASME



JEAN 19, 25



Extrait de

Marie appelée la Magdaléenne
– I^{er} - VIII^e siècle –
Entre Traditions et Histoire

Chapitre XXIII

LA CRISE FAMILIALE

Au dire des évangélistes, les relations entre Jésus et ses proches n'ont pas toujours été des plus sereines. Les évangiles rapportent, en effet, un épisode qui témoigne même d'une réelle tension entre ces différents acteurs, du moins au tout début de son ministère. Et Marc pourrait bien avoir conservé les principales étapes de ce qu'on peut qualifier de « crise familiale » :

Il vient à la maison et de nouveau la foule se rassemble, au point qu'ils ne pouvaient pas même manger de pain. Et les siens, l'ayant appris, partirent pour se saisir de lui, car ils disaient : « Il a perdu le sens ». Et les scribes qui étaient descendus de Jérusalem disaient : « Il est possédé de Béelzéboul », et encore : « C'est par le prince des démons qu'il expulse les démons. » Les ayant appelés près de lui, il leur disait en paraboles : « Comment Satan peut-il expulser Satan ? Si un royaume est divisé contre lui-même, ce royaume-là ne peut subsister. Et si une maison est divisée contre elle-même, cette maison-là ne pourra se maintenir. Or, si Satan s'est dressé contre lui-même et s'est divisé, il ne peut pas tenir, il est fini. Mais nul ne peut pénétrer dans la maison d'un homme fort et piller ses affaires s'il n'a d'abord ligoté cet homme fort, et alors il pillera sa maison. En vérité, je vous le dis, tout sera remis aux enfants des hommes, les péchés et les blasphèmes tant qu'ils en auront proféré ; mais quiconque aura blasphémé contre l'Esprit Saint n'aura jamais de rémission : il est coupable d'une faute éternelle. » C'est qu'ils disaient : « Il est possédé d'un esprit impur. » Sa mère et ses frères arrivent et, se tenant dehors, ils le firent appeler. Il y avait une foule assise autour de lui et on lui dit : « Voilà que ta mère et tes frères et tes sœurs⁹ sont là dehors qui te cherchent. » Il leur répond : « Qui est ma mère ? et mes frères ? » Et, promenant son regard sur ceux qui étaient assis en rond autour de lui, il dit : « Voici ma mère et mes frères. Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère. » (Marc 3, 20-35)

La scène se déroule à Capharnaüm. Jésus se trouve « à la maison », c'est-à-dire vraisemblablement dans la maison de Pierre. Le ministère de Jésus n'en est alors qu'à son tout début. Mais voyons d'abord comment John Mc Hugh interprète ce passage. Selon ce critique :

Ce groupe familial avait appris que Jésus était entré dans une maison, mais que la foule était telle autour de lui que personne ne pouvait manger. À cette nouvelle, les siens se mirent en route pour lui porter secours, ou du moins pour le persuader de ne pas se négliger à ce point¹⁰.

D'après Mc Hugh, donc, Jésus aurait paru être en difficulté (il ne s'alimente pas normalement) et sa famille, unie, se serait dressée comme un seul homme « pour lui porter

⁹ *Et tes sœurs* : précision absente de certains manuscrits.

¹⁰ John Mc Hugh, *La mère de Jésus dans le Nouveau Testament*, Paris, Cerf, 1977, p. 282.

secours¹¹ ». Il est clair qu'une lecture attentive et complète du récit de Marc oblige à rejeter le tableau irénique dressé par ce savant. En effet, une semblable exégèse, qui ne repose que sur l'interprétation d'un seul verset – Marc 3, 20, qui ouvre l'épisode – fait fi du contexte général. Le problème soulevé par Marc est en réalité beaucoup plus profond qu'une simple difficulté – ponctuelle – à pouvoir prendre, librement ou non, un ou des repas avec ses disciples. C'est le récit d'une véritable crise que l'évangéliste nous rapporte ici, un épisode crucial de la vie de Jésus qui va également être l'occasion pour lui de s'affranchir définitivement de la pression familiale.

Jésus n'est pas un homme ordinaire : cela, ses proches l'ont compris depuis bien longtemps. Mais son attitude, et l'influence croissante qu'il exerce sur des foules de plus en plus nombreuses, commencent sérieusement à les inquiéter. Tout cela risque de mal finir : les prophètes ne vivent pas vieux. C'est pourquoi, d'un commun accord, ils décident de le faire passer pour fou : « Il a perdu le sens », assurent-ils (Marc 3, 21). D'après Jean, « pas même ses frères en effet ne croyaient en lui » (Jean 7, 1). Mais si Jean – témoin de la tradition familiale – prend soin de faire de Marie une croyante de la première heure (Jean 2, 3-5), Marc, lui, n'a pas ce souci. Certes, il est clair qu'en agissant de façon aussi radicale, la famille de Jésus n'a vraisemblablement pas d'autre objectif que de le protéger de lui-même, et des autres, en dissuadant ses auditeurs de l'écouter ou de le suivre. Sans doute espèrent-ils pouvoir, par ce stratagème, le détourner de sa mission et le ramener à une vie plus « normale ». Des scribes viennent alors tout exprès de Jérusalem pour rencontrer celui qu'ils ne connaissent encore que par ouï-dire. On s'interroge : ce Jésus est-il un simple rabbin ou se présente-t-il lui-même comme un nouveau prophète ? Sans doute leur *a priori*, fondé sur l'expérience, est-il négatif. Les charlatans, les vaticinateurs, étaient monnaie courante. Toujours est-il qu'une fois sur place, leur diagnostic – qui rejoint celui des proches de Jésus – est rapidement posé : L'homme est « possédé » (Marc 3, 22). « Être possédé » et « perdre la raison » étaient des expressions à peu près synonymes¹². L'accusation est très précise et non moins circonspecte. À aucun moment, en effet, les scribes de Jérusalem ou les proches de Jésus n'affirment que Jésus est un faux-prophète ou un « séducteur » venu détourner Israël de la religion révélée : la Loi mosaïque aurait alors obligé à le mettre à mort. Ils ne disent pas non plus que Jésus est un menteur, un imposteur. D'après eux, il est seulement « fou » et/ou « possédé ». Il n'est donc pas responsable. Ainsi, son intégrité physique n'est-elle pas directement menacée : un moindre mal, donc. Au pire, il risque l'incarcération (Jérémie 29, 26). Au mieux, il peut continuer à « divaguer » librement. On comprend donc que l'opération vise essentiellement à lui ôter toute crédibilité.

L'affaire aurait d'ailleurs même pu et dû se régler « en famille ». Mais les proches de Jésus commencent à être dépassés par les événements. C'est donc sans doute à leur propre demande que ces scribes sont descendus de Jérusalem. Ils ont dû estimer – attitude bien humaine – que le moment était venu de solliciter une aide extérieure et « autorisée » avant que l'affaire ne prenne trop d'ampleur. Avec l'aval des autorités religieuses sa famille pouvait espérer reprendre les choses en main. Il s'agit donc vraisemblablement là d'une opération concertée et l'on devine que les scribes et le cercle des proches ont même dû préalablement s'entendre sur le diagnostic. Notons que si Matthieu et Luc rapportent également – à leur façon – cet

¹¹ Voir, dans le même esprit, l'explication proposée par Claude Tresmontant : « Le sens pourrait donc bien être : Et ils sont sortis pour le protéger, pour lui faire un rempart de leurs personnes ». – Claude Tresmontant, *Évangile de Marc*, Paris, OEIL, 1988, p. 220.

¹² Jn 10, 20 : « Il a un démon ; il est fou – *μαίνεται* ». La *BJ* met ici : « Il délire ». Le même terme est employé en Ac 12, 15 : « Tu es *folle* ! » ; en Ac 26, 24 et 25 : « – Ton grand savoir te fait *perdre la tête*. Sur quoi Paul de dire : “Je ne suis pas *fou*.” » ; et en 1 Co 14, 23 : « Ne diront-ils pas que vous êtes *fous* ? »

épisode, Marc est le seul à avoir conservé avec précision la chronologie des événements qui forment, chez lui, une unité parfaitement cohérente (voir tableau 22) :

1. Jésus est de retour à « la maison », à Capharnaüm (Marc 3, 20).
2. Les siens l'apprennent : ils veulent se saisir de lui. Ils affirment qu'il a perdu la raison (Marc 3, 21).
3. Des scribes venus de Jérusalem sont présents et décrètent qu'il est possédé (Marc 3, 22).
4. Jésus explique à ses auditeurs pourquoi l'accusation se détruit d'elle-même et met en garde contre le blasphème contre l'Esprit Saint qui consiste à attribuer les œuvres de Dieu à l'action du mauvais esprit (Marc 3, 22-30).
5. Restés à l'extérieur, ses proches (sa mère, ses frères et ses sœurs) le font appeler (Marc 3, 31-32).
6. Jésus refuse de sortir pour les rejoindre et décrète subtilement que sa vraie famille est constituée de ceux qui l'écoutent et qui font la volonté de Dieu (Marc 3, 32-35).

D'après Pierre Benoit et Marie-Émile Boismard¹³, dans un document antérieur à Marc (le *Document B*), les versets 31 à 35 faisaient immédiatement suite aux versets 20-21. On aurait donc eu primitivement :

Il vient à la maison et de nouveau la foule se rassemble, au point qu'ils ne pouvaient pas même manger de pain. Et les siens, l'ayant appris, partirent pour se saisir de lui, car ils disaient : « Il a perdu le sens » [...] Sa mère et ses frères arrivent et, se tenant dehors, ils le firent appeler. Il y avait une foule assise autour de lui et on lui dit : « Voilà que ta mère et tes frères et tes sœurs sont là dehors qui te cherchent. » Il leur répond : « Qui est ma mère ? et mes frères ? »...

Ce raccourci présente l'indéniable avantage, par rapport au récit actuel, de bien mettre en évidence la véritable intention des proches de Jésus lorsqu'ils le sollicitent pour venir les rejoindre : « Se saisir de lui » (Marc 3, 21). Néanmoins, cette hypothèse du texte court ne s'impose pas nécessairement car le récit de Marc, tel qu'il nous est parvenu, forme déjà un ensemble parfaitement cohérent. Chez Matthieu et Luc, au contraire, comme l'avait déjà remarqué Lagrange, « la mère et les frères de Jésus se présentent sans qu'on sache pourquoi, les frères ne prétendent pas exercer une main-mise sur Jésus¹⁴ ». Tandis que Marc, lui, expose clairement les choses. Chez lui, le but des proches de Jésus est nettement précisé : ils sont venus dans la ferme intention de « s'emparer de lui » (Marc 3, 21)¹⁵. Les scribes, « descendus » tout exprès de Jérusalem, sont là pour les seconder. Il s'agit donc d'une véritable « opération commando ». Dès lors, tout peut aller très vite. Mais sa famille ne peut pas pénétrer de force dans la maison et se saisir de lui devant ses disciples et la foule de ses auditeurs qui lui est acquise. Jésus ne l'ignore pas et les mots qu'il utilise pour la circonstance sont indubitablement à double entente :

Nul ne peut pénétrer dans la maison d'un homme fort et piller ses affaires s'il n'a d'abord ligoté cet homme fort. (Marc 3, 27)

Ses proches ne peuvent donc intervenir tant qu'il ne sort pas, aussi le font-ils appeler. Mais Jésus refuse de les rejoindre et leur fait répondre :

¹³ Pierre Benoit, Marie-Émile Boismard, *Synopse des quatre évangiles*, t. II, Paris, Cerf, 1996², p. 171.

¹⁴ Marie-Joseph Lagrange, *Évangile selon saint Marc*, Paris, Lecoffre & Gabalda, 1942⁷, p. 83, note à 3, 35.

¹⁵ *TOB et Version Synodale. La Bible Pastorale* adoucit bien les choses : « Les siens, l'ayant appris, se mirent en devoir de le prendre avec eux, car il était, prétendait-on, hors de lui » (Mc 3, 21). Avec une telle traduction, bien éloignée du texte grec et de l'esprit de l'évangéliste, il ne reste plus rien de cette fameuse crise que Marc a pris soin de consigner.

Qui est ma mère ? et mes frères ? [...] Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère. (Marc 3, 33, 35)

Une lecture circonstanciée du récit de Marc nous permet donc de mieux comprendre la réaction un peu abrupte de Jésus à la demande de ses proches de venir les retrouver. Il ne s'agit en aucun cas ici d'un rejet de la famille ni d'une remise en cause, de portée générale, des liens de parenté, comme cela semble être le cas aussi bien chez Matthieu (12, 46-50) que chez Luc (8, 19-21)¹⁶. La réponse de Jésus, parfaitement ciblée, s'inscrit dans un cadre bien particulier. Il s'agit d'une réaction ponctuelle parfaitement adaptée à une circonstance précise. La situation est grave. Un « conseil de famille » a manifestement eu lieu à l'issue duquel une décision a été prise à son encontre. Le message adressé à ses proches est donc parfaitement clair : fait partie de sa famille « quiconque fait la volonté de Dieu » (Marc 3, 35). Qu'eux aussi s'appliquent donc à faire la volonté de Dieu plutôt que de vouloir s'opposer à lui ! Notons que le message sera finalement entendu. Cette première tentative de ses proches pour briser son élan missionnaire sera aussi la dernière. La crise passée, les siens ne constitueront non seulement plus un obstacle mais tout laisse à penser que, bien avant la Pâque, ils se rallieront à lui.

Cette reconstitution montre, contre l'opinion dominante actuelle, qu'il est possible, à partir du texte des évangiles, de remonter jusqu'au Jésus de l'Histoire. Les précisions données par Marc, mal comprises jusqu'ici, sont en fait d'une grande vraisemblance. Encombrantes pour la foi, elles ont, de ce fait même, toutes raisons d'être authentiques. Ce récit du quotidien, qui marque aussi le véritable démarrage de Jésus sur la scène publique, nous montre sa famille réunie au grand complet pour la circonstance : sa mère, ses frères et ses sœurs. On aura noté que Joseph est absent. C'est donc, vu l'importance de l'enjeu, qu'il n'est probablement plus¹⁷. Quant aux « frères » de Jésus, Lagrange a certainement raison de dire :

Ce n'étaient donc pas de vrais frères qui intervenaient pour s'emparer de Jésus-Christ, car ce soin regardait des personnes qui eussent plus d'autorité sur lui que des cadets¹⁸.

Avec ce pénultième chapitre notre enquête touche pratiquement à son terme. Mais nous n'en avons pas encore complètement terminé. L'analyse de cet épisode nous aura permis, en fait, d'ouvrir une dernière porte. Et celle-ci devrait enfin nous permettre de comprendre ce qui a conduit Luc à écrire que de « Marie, appelée la Magdaléenne [...] étaient sortis sept démons ».

¹⁶ Si celles-ci ont effectivement été prononcées, cette *décontextualisation*, voulue par les évangélistes, donne une autre tonalité, voire un tout autre sens, aux paroles de Jésus : un procédé qui ne date pas d'hier et qui est toujours pratiqué aujourd'hui, à large échelle, notamment dans les milieux politique, religieux, voire même journalistique. Les destinataires de Matthieu et de Luc ne sont plus les mêmes, ni que ceux de Jésus, ni que ceux de Marc : il s'agit cette fois des communautés chrétiennes du dernier quart du I^{er} siècle. La situation a évolué, les enjeux ont changé et l'on s'efforce alors de répondre à de nouvelles préoccupations.

¹⁷ C'est là, du moins, l'hypothèse la plus vraisemblable. Elle se trouve confortée par le fait qu'au Calvaire, Jésus confie sa mère à l'un des disciples (Jn 19, 26-27), ce qui laisse entendre que Marie n'a pas d'autre enfant et qu'elle n'a plus d'époux. Mais ce n'est toutefois pas la seule option envisageable et j'y reviendrai dans un prochain ouvrage.

¹⁸ Marie-Joseph Lagrange, *Évangile selon saint Marc*, Paris, Lecoffre & Gabalda, 1942⁷, p. 82, note à 3, 35.

Schéma narratif : la crise familiale¹⁹

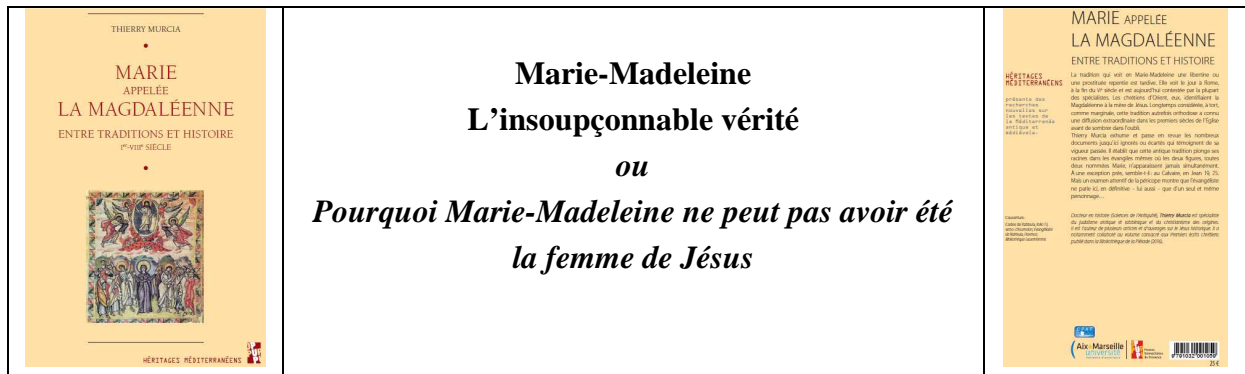
Schéma narratif : la crise familiale			
Situation initiale	Mc 3, 20	Jésus à Capharnaüm. Il est « à la maison » entouré d'une foule nombreuse.	↓
Élément perturbateur	Mc 3, 21-22	Ses proches disent qu'il est fou, ils viennent pour « se saisir de lui ». Des scribes venus de Jérusalem disent qu'il « est possédé de Béelzéboul ».	↓
Péripéties	Mc 3, 23-32	Réplique de Jésus : « Si Satan chasse Satan... ». Un Royaume divisé contre lui-même ne peut subsister. Le blasphème contre l'Esprit. Sa mère et ses frères se tiennent dehors et le font appeler pour tenter de le faire sortir.	↓
Rétablissement	Mc 3, 33-35	Jésus refuse de sortir. Remise en question des liens du sang : fait partie de la vraie famille de Jésus « quiconque fait la volonté de Dieu ».	↓
Situation finale	Mc 4, 1	La crise est passée. Jésus continue de prêcher librement. Sa famille ne constitue plus un obstacle.	↓

¹⁹ Tableau n°22 extrait de *Marie appelée la Magdaléenne – I^{er} - VIII^e siècle – Entre Traditions et Histoire*.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement au lecteur.....	5
Marie-Madeleine	7
Marie-Madeleine ou Marie de Magdala ?.....	8
Marie « la coiffeuse » ?	11
Magdala : la « Tour » ?	13
Marie de Magdala, Marie de Béthanie et la pécheresse anonyme.....	16
Jeanne, femme de Chouza, intendant d'Hérode.....	17
Marie de Béthanie, Marthe et Lazare	18
La question des trois Marie	21
Marie de Magdala = Marie mère de Jésus ?	22
Un acteur de tout premier plan.....	27
L'Improbable absence	28
La disciple parfaite ?	30
La « nouvelle Ève ».....	33
Parole de femme	34
L'apparition de Jésus ressuscité à Marie	36
Marie de Magdala ou « l'autre Marie » ?	38
Marie de Magdala mère du « petit Jésus » ?	40
Qui est qui ?	42
Combien de femmes ?	45
Chiasme	47
Chiasme (suite)	51
Le point crucial.....	52
ABBA = « Père » ?	54
Croix superposées.....	55
La source de Jean	59
L'éternelle présente.....	61
Les sept démons de Marie de Magdala	64
Démon ou Daimon ?	70
Marie de Magdala compagne de Jésus ?	72
Le baiser de Jésus à Marie	75

Le pseudo-Évangile de la femme de Jésus	81
Le prétendu « Évangile perdu ».....	83
Salomé dit à Jésus : « Tu es monté sur mon lit... ».....	85
Jésus était-il marié ?.....	87
En guise de Conclusion	93
ANNEXES.....	95
Tableau 17 Les femmes présentes au Calvaire	97
Chiasme	99
La crise familiale	101
Schéma narratif : la crise familiale.....	105
Table des matières	107



Depuis que Dan Brown, l’auteur d’un best-seller vendu à plus de 80 millions d’exemplaires, en a fait la pièce maîtresse de son intrigue romanesque, Marie-Madeleine est à la mode. Elle aurait, selon lui, été l’amante ou l’épouse cachée de Jésus dont il aurait eu une descendance. Alors, ex-prostituée ? Disciple modèle ? Compagne de Jésus ? Qui fut véritablement Marie-Madeleine ? Dix ans de recherches ont été nécessaires pour percer son étonnant secret et lever le voile sur sa véritable identité. C’est cette insoupçonnable vérité, enfouie et travestie depuis près de deux mille ans, que ce petit livre entend exhumer et partager aujourd’hui avec le plus grand nombre. Car le temps est à présent venu de rendre à « la Magdaléenne » historique la place qui lui est due.

Cet opuscule reprend l’essentiel des informations et des découvertes récemment publiées dans : **Marie appelée la Magdaléenne – I^{er} - VIII^e siècle – Entre Traditions et Histoire** (Presses Universitaires de Provence, 2017). Il a été réalisé afin de permettre au public le plus large possible d’avoir facilement accès au résultat de ces investigations.



Docteur en Histoire (Sciences de l’Antiquité), Thierry Murcia est spécialiste du judaïsme antique et rabbinique et du christianisme des origines. Il est l’auteur de plusieurs articles et d’ouvrages remarquables sur le Jésus historique. Une Mention spéciale lui a été décernée en 2014 pour ses travaux sur *Jésus dans la littérature talmudique* par le jury du Prix de thèse francophone en études juives. Il a notamment collaboré au volume consacré aux *Premiers écrits chrétiens* publié dans la Bibliothèque de la Pléiade (2016).



La démonstration de Thierry Murcia est argumentée et le passage en revue des sources est exemplaire (...) La thèse de Thierry Murcia (...) est solidement fondée sur le plan historique et philologique.

Gilles Dorival, Professeur émérite à l’Université d’Aix-Marseille
Membre honoraire de l’Institut Universitaire de France